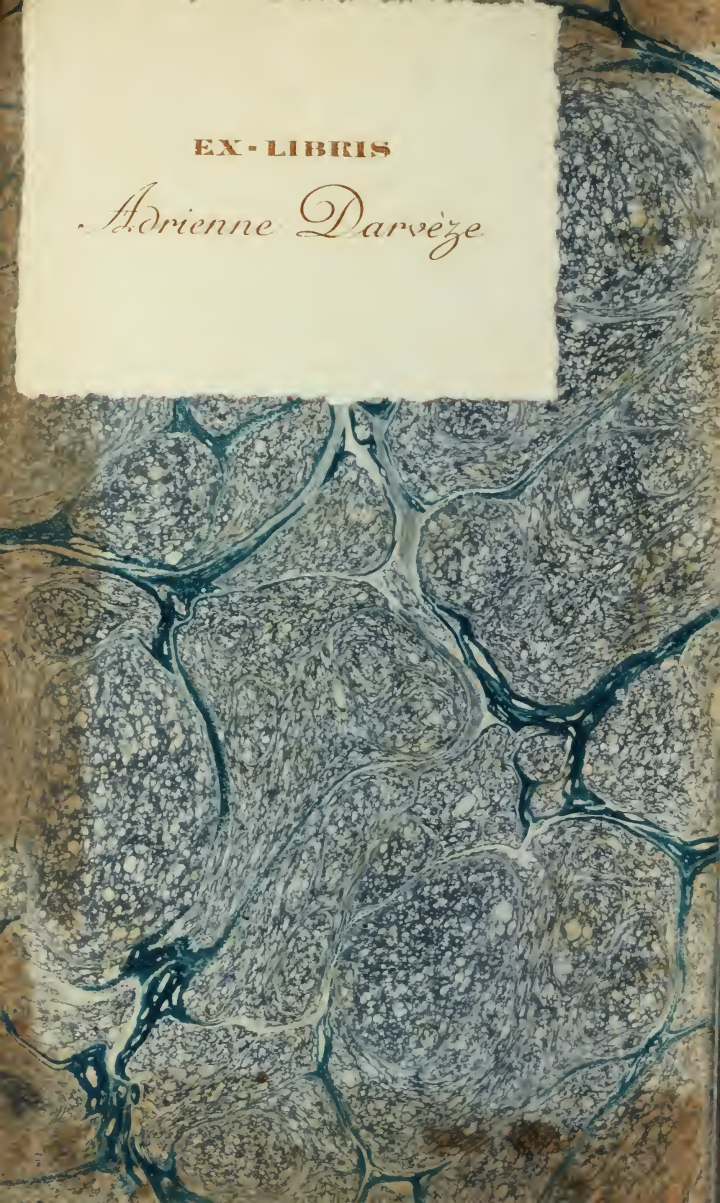
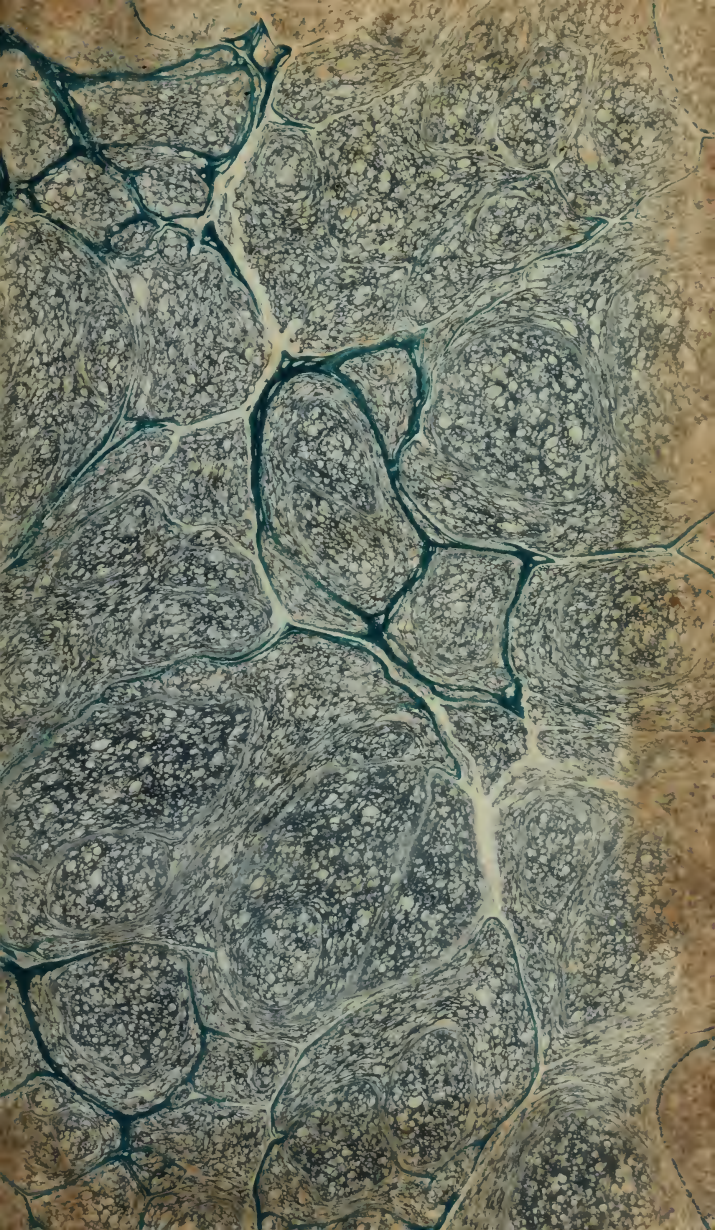




EX · LIBRIS

Adrienne Darvèze





FQ

2311

• 975

CH

1829

+5

SMRS

Amour

GÉCILE

OU

LES PASSIONS.



IMPRIMERIE DE J. TASTU ,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.



OU

LES PASSIONS

PAR M. E. JOUY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

*

Je condamne les alliances entre parents ez degrez défendus ; par
cette raison, parmi les aultres, qu'il y a dangier que l'amour
surchargé de l'affection qu'on doibt à la parentèle,
- n'emporte hors les barrières de la raison.

MONTAIGNE.

*

Tome Cinquième.

PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR,

RUE GARENCIÈRE, N. 4.

*

1827

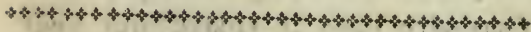


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CÉCILE

ou

LES PASSIONS.



LETTRE CVI.



LAMBERT A CHARLES D'ÉPIVAL.

Des Bruyères, 1787.

M. le chevalier, mon maître me charge de vous faire le récit d'une terrible aventure qui nous est arrivée hier sur la brune, et dans le récit de laquelle vous trouverez la raison pour-quoi il ne vous écrit pas lui-même;

et demi de diamètre, et d'un pouce de profondeur; se fermant avec un couvercle à vis; le tout du poids d'un marc. »

Vous devinerez, peut-être, ce que Monsieur veut faire de tout cela; pour moi je n'en sais rien, sinon que le portrait de cette pauvre jeune, bonne, belle demoiselle que vous savez, est tout juste de la grandeur de la boîte qu'il fait faire.

Pour en revenir à notre histoire, comme mon maître vit que j'avais quelque peine à le quitter, parce que vous m'avez recommandé de ne point le laisser seul : « Va, mon ami, me dit-il avec bonté, et sois tranquille; je suis aujourd'hui mieux qu'à mon ordinaire. »

Il est vrai que depuis avant-hier, qu'il a reçu votre dernière lettre, il était d'un calme qui faisait plaisir à voir; mais, comme dit le proverbe, il n'y a pire eau que l'eau qui dort; et, par précaution, je cachai ses pistolets sans qu'il s'en aperçût. Comme je sortais par le pont-levis, il me rappela.

« Lambert, me dit-il, en revenant tu passeras vis-à-vis (il ne dit pas le mot couvent, mais nous nous entendons); tu t'informerás; non, tu n'iras pas toi-même, mais tu donneras un écu à la première paysanne que tu trouveras, pour aller s'informer si mademoiselle d'Amercour est encore à Laguiche. »

Me voilà en route; en moins de deux

heures j'avais fait ma commission et je revenais.

En approchant de l'abbaye, le bonheur veut que je rencontre, au bout de l'allée, mademoiselle Adèle qui est aujourd'hui, comme vous savez, au service de mademoiselle d'Amercour. Comme elle a beaucoup d'estime pour moi, elle fit un cri de surprise en me voyant, et nous nous retirâmes hors du chemin, pour causer un moment sans être vus. Je lui dis, comme à tout le monde, que j'étais au service d'un Anglais ; j'appris d'elle ce que M. Anatole voulait savoir, et beaucoup d'autres choses qu'il ne faut pas qu'il sache, sur la santé chancelante de mademoiselle, qu'ils appellent aujourd'hui sœur Sainte-Cécile....

Comme nous causions, j'entends une

voiture qui s'arrête à quelques pas de nous, et j'en vois descendre, devinez qui?... Le comte de Montford, qui s'avance à pied vers le couvent.....

Comme je paraissais surpris de cette rencontre, j'appris de mademoiselle Adèle que ce seigneur avait obtenu du père de sa jeune maîtresse la permission de la voir au couvent, où elle a obtenu la permission d'aller passer un mois, depuis que son amie a pris le voile. « On parle, ajouta-t-elle, du mariage de mademoiselle d'Amercour avec M. le comte; mais je puis vous assurer qu'il ne se fera pas plus que l'autre : mademoiselle Pauline n'en veut pas entendre parler, et elle répète tous les jours qu'elle se fera religieuse, comme sa bonne amie, plu-

tôt que d'épouser un homme qu'elle déteste. »

Là-dessus, nous nous sommes mis à nous demander pourquoi un beau jeune homme, qui est grand seigneur, riche à millions, ne peut pas parvenir à se marier.... J'avais grand plaisir à causer avec mademoiselle Adèle, mais j'étais pressé de retourner aux Bruyères.

La première chose que je fis, en arrivant, fut de raconter à Monsieur tout ce que je venais d'apprendre. « Il est là, s'écria-t-il d'une voix qui me fit frémir ; cette fois, il ne m'échappera pas. »

En disant cela, il court dans sa chambre pour y prendre ses pistolets : j'étais mort si je l'avais forcé à me les re-

demander deux fois. Il sort, je n'avais garde de le laisser aller seul, et comme je prévoyais un malheur, je m'arme d'un couteau de chasse. Nous arrivons à l'avenue du couvent, et nous nous cachons, pour attendre la sortie du comte, dans le même endroit où, quelques momens avant, nous étions avec mademoiselle Adèle.

Monsieur ne parlait pas, mais je voyais sur sa figure des mouvemens de rage qui me faisaient trembler, moi qui ne suis pas timide.

Nous attendions depuis une grande heure, et le jour commençait à baisser, quand nous vîmes notre homme sortir du couvent, suivi de ce grand diable d'heiduque, qui ne le quitte pas plus

que son ombre. M. Anatole court à lui :
« Regardez-moi, lui dit-il, et défendez
votre vie. »

Le comte faillit tomber à la ren-
verse de surprise ; mais il se remit
bientôt, et dit avec un rire insolent :
« Encore un acte de folie ? »

» — Cest le dernier dont vous serez
témoin , » reprit M. Anatole, en lui
présentant par la crosse un de ses pis-
tolets ; mais il le refusa, et donna l'ordre
à son domestique d'aller prendre les
siens dans sa voiture. J'accompagnai
l'heiduque pour être sûr qu'il ne ra-
mènerait personne avec lui.

Maintenant voici comment l'affaire
se passa :

Nous nous enfonçâmes dans une espèce de taillis, et quand nous fûmes à deux portées de fusil de la grand'route, M. Anatole s'arrêta dans une clairière d'où l'on découvrait une partie du cloître.

« Vous avez vos pistolets et j'ai les miens, dit-il au comte ; je vais m'éloigner de toute l'étendue du rond-point où nous sommes ; nous marcherons l'un sur l'autre, et nous tirerons à volonté : le point essentiel, c'est que l'un de nous reste sur la place. »

M. de Montford, à qui ces conditions ne convenaient pas, voulut entrer en explication....

« Point de phrases, lui cria mon

maître d'une voix de tonnerre; vous expierez vos crimes en vue de ce couvent, ou j'y laisserai ma vie.

» — Des hommes d'honneur, reprit le comte, ne se battent point sans témoins.

» — Pourquoi donc en demandez-vous? interrompit M. Anatole en frémissant de colère; j'ai soif de votre sang et je ne veux pas attendre. »

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de reculer, le comte alla se placer à sa distance, mais comme je m'aperçus qu'il faisait un signe à l'heiduque, je m'emparai de ce dernier, et pour l'occuper à quelque chose, je lui proposai de mesurer son grand sabre

contre mon petit couteau de chasse....
Il refusa et je me contentai de surveiller
tous ses mouvemens.

Nos deux maîtres s'avancèrent l'un
sur l'autre : M. de Montford tira son
premier coup à vingt-cinq pas environ
et atteignit M. Anatole au bras gauche.

« Ce n'est rien », dit-il en continuant
à s'avancer.

A dix pas environ il tire sur son
adversaire et lui casse la cuisse. Celui-ci
tombe.

« Je ne veux point, quoique j'en aie
le droit, faire usage de mon second
feu, lui dit votre ami, que vous ne
soyez en état d'y répondre, et je vous

donne le temps de faire vos dispositions ! »

Le comte, avec l'aide de son domestique, s'assit sur le tronc pourri d'un vieux saule dont une branche lui servait d'appui, et mon intrépide maître ; que son courage seul soutenait, car il perdait beaucoup de sang, vint se placer devant M. de Montford à six pas tout au plus : ils tirèrent ensemble.

Je les crus tués tous les deux, je courus vers M. Anatole qui avait été renversé, mais avant que j'arrivasse à lui, il avait eu le temps et la force de se traîner auprès de son ennemi et de lui plonger un poignard dans le cœur ; il ne frappait qu'un cadavre : M. de Mont-

ford, atteint à la tête d'un coup de pistolet, était étendu sans vie.

« Ah ! mon cher maître , où avez-vous été touché ? m'écriai-je en le prenant dans mes bras....

»—Qu'importe, répondit-il ; maintenant (en jetant les yeux sur le couvent) je puis mourir, » et il perdit connaissance.

Pendant que l'heiduque courait au couvent pour y chercher du secours, je vis d'un coup-d'œil ce que nous avions à craindre dans cette circonstance ; chargeant mon pauvre maître sur mes épaules, je m'enfonçai dans l'épaisseur de la forêt et je fis une première halte près d'un ruisseau.

M. Anatole reprit ses sens ; je lavai ses blessures sur lesquelles je mis un premier appareil, et , après trois ou quatre stations , nous finîmes par regagner notre gîte.

Ce matin , Monsieur qui a dormi deux grandes heures , a paru surpris de se trouver vivant. J'ai visité ses blessures ; la seconde qu'il a reçue au-dessous de la mamelle droite , et que j'avais d'abord jugée mortelle, n'a fait que labourer les chairs , et celle du bras , quoique très-profonde , n'a pas causé la moindre fracture.

Pendant que je le pansais , Monsieur m'a dit en souriant : « Tu te donnes bien du mal inutilement, mon pauvre Lambert ; je connais quelqu'un

plus adroit que le comte et qui ne me manquera pas. » Je vous répète ses propres mots.

M. Anatole n'a pas voulu entendre parler de chirurgien, et je n'ai pas cru devoir le contrarier, d'autant que sans vanité je suis capable de lui en tenir lieu.

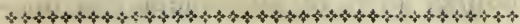
Je voulais absolument le saigner, comme c'est d'usage, mais Monsieur m'a ri au nez, en me disant qu'il a encore besoin pour quelques jours du peu de sang qui lui reste ; ce que j'en dis à M. le chevalier, n'est que pour mettre ma responsabilité à couvert, s'il arrivait quelque malheur.

Je ne vous parle pas, M. le chevalier,

de tout ce que j'ai souffert dans cette terrible soirée à la vue du péril qui menaçait un maître pour qui je donnerais cent fois ma vie; vous me connaissez, et vous rendez justice aux sentimens de celui qui a l'honneur de se dire avec respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LAMBERT.





LETTRE CVII.



CHARLES D'ÉPIVAL A MADAME DE NEUVILLE.

.... 1787.

MA chère Émilie , quand la mort de votre excellent père est venue porter le dernier coup à votre cœur , et vous a forcé de partir en toute hâte pour Sisteron , où vous appelait le plus pénible des devoirs ¹ , je vous ai promis de vous

¹ La perte de son père avait forcé madame de Neuville à se rendre en Provence , dans la terre où M. de Césane était mort.

donner bien régulièrement des nouvelles de notre solitaire, sur la santé duquel vous avez pu être rassurée en apprenant que j'avais fait moi même, depuis votre absence, un petit voyage en Bretagne. Je ne suis de retour aux Bruyères que depuis trois jours, et déjà j'ai à vous annoncer de bien étranges événemens ! J'aurais cru devoir vous les laisser ignorer quelque temps encore, si je n'avais eu, pour vous en instruire, une voie plus sûre et plus directe que celle de la poste.

En continuant à vous donner l'assurance de la guérison d'Anatole, je vous disais, dans ma dernière lettre ¹, qu'à l'état de démence auquel il était échappé

¹ Cette lettre n'a pas été retrouvée.

miraculeusement, avait succédé une profonde mélancolie dont je craignais les suites. Elles commençaient à se réaliser : Anatole voulait mourir, et n'était retenu que par la sainteté d'un serment qui nous lie, et dont je pouvais seul l'affranchir.

Cet engagement, qui lui laissait la liberté de chercher à me prouver la nécessité du parti violent qu'il voulait prendre, m'imposait l'obligation de m'y soumettre s'il parvenait à m'en convaincre. Je dois vous l'avouer, aujourd'hui qu'une circonstance inattendue a donné un autre cours à ses idées, je n'avais pu résister au tableau déplorable qu'il avait mis sous mes yeux, et j'avais été forcé de convenir que l'égoïsme d'une amitié cruelle pourrait

seul imposer la vie à celui que le présent accablait, et à qui l'avenir n'offrait aucune chance de soulagement.

Dans ma dernière lettre de Rennes, je me rendais à ses raisons, et je n'exigeais de lui que d'attendre mon retour pour mettre à exécution son sinistre projet; mais j'avais été frappé, comme d'un trait de lumière, d'une pensée que je voulais mettre au plutôt en action, et dès le lendemain je quittai Rennes, avec l'intention de faire un long détour avant de me rendre aux Bruyères. Sur ces entrefaites, une catastrophe, que j'avais prévue depuis long-temps, vint aggraver la position d'Anatole; une rencontre avec le comte de Montford eut lieu dans la forêt de

Russy : un duel à outrance en fut la suite.... Le comte fut tué.

Il y avait cinq jours que cet événement s'était passé, et Anatole était déjà convalescent des blessures qu'il avait reçues dans ce combat, lorsque j'arrivai. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que la mort de son ennemi, loin de rien changer à sa détermination, lui enlevait le dernier intérêt qui le retenait à la vie, le désir de la vengeance !

Après une journée passée tout entière dans l'effusion de l'amitié, Anatole m'amena sur la terrasse de l'Est; sans me dire un mot, il tira de sa poche la dernière lettre de Cécile, que je m'étais déterminé à lui envoyer, et

m'indiqua de la main le couvent que l'on découvre de cet endroit. « Mon ami, lui dis-je en le serrant dans mes bras, je t'ai rendu ta parole, et dans une heure tu pourras disposer de tes jours, si dans ce délai tu n'es pas plus convaincu que je ne le suis moi-même de l'énormité du crime que tu te prépares à commettre. » Et je sortis sans prendre le temps de répondre aux questions qu'il m'adressait avec colère.

Je revins au bout d'un quart-d'heure, et je le retrouvai se promenant à grands pas sur la terrasse où je l'avais laissé : ses pistolets étaient posés sur la balustrade.

« Je suis prêt à vous écouter pour la dernière fois, me dit-il, mais n'at-

tendez de moi aucune concession; mon parti est pris irrévocablement, et nulle puissance humaine, ajouta-t-il en se saisissant d'un pistolet, ne pourrait me contraindre à vivre un jour de plus.

» — Suivez-moi donc, lui dis-je, mais prenez avec vous vos deux armes, vous en trouverez l'emploi. »

En disant ces mots, je le saisis par le bras avec une sorte de violence, et je le conduis dans la chambre.

Je n'essaierai pas de vous retracer dans ses détails une scène dont aucun langage humain ne pourrait vous donner l'idée.

Le premier objet qui frappa les yeux d'Anatole en entrant dans sa chambre fut un enfant qui jouait sur son lit avec le portrait de Cécile..... « Qu'est - ce? s'écria - t - il avec un mouvement convulsif, quel est cet enfant?.... » Qu'avait - il besoin de ma réponse?..... Il s'était approché; l'enfant avait souri en lui tendant ses petits bras, et l'heureux Anatole, qui s'en était saisi dans le délire de sa joie, le couvrait de baisers et de larmes, en répétant : « C'est elle! c'est Cécile! c'est Nathalie! »

» — Oui, Anatole, voilà l'enfant qui n'a plus que vous au monde, et qui vous supplie de lui conserver son père..

» — Son père ! s'écria-t-il ; je suis

un monstre, indigne de ce nom, indigne de ton amitié..... Lâche que je suis, je voulais mourir pour échapper aux remords d'un premier crime, aux tourmens d'une existence vouée à d'éternels regrets; ma vie avait causé la perte de la mère, ma mort allait immoler l'enfant, et attacher à ma mémoire le nom de parricide. »

On eût dit que cette adorable petite créature éprouvait quelque chose du sentiment qu'elle inspirait; elle regardait Anatole, passait sa main sur ses joues, et les sentant baignées de larmes, elle se mit à pleurer.

Il la pose sur son lit, et se mettant à genoux devant elle : « Non, non, s'é-

cria-t-il en joignant les mains, je ne mourrai pas; je vivrai par toi, pour toi, et mon amour te rendra ta mère. »

Il la couvrait de baisers, puis se jetant dans ses bras : « Pardonne-moi, Charles, et fais que je me pardonne à moi-même : dis-moi que j'ai recouvré ton estime ; que mon cœur n'est pas mort à la vertu..... »

Après quelques momens passés dans les effusions de l'amitié, dans les transports de l'amour paternel, j'entrai avec Anatole dans les détails d'un événement qui changeait encore une fois sa destinée.

Le lendemain du jour où j'avais répondu à sa dernière lettre, j'étais parti pour les Pyrénées avec l'intention d'en

ramener l'enfant. Je ne m'attendais pas à l'obstacle nouveau que j'aurais à vaincre de la part de l'honnête famille à laquelle Nathalie avait été confiée. Toutes les raisons que je donnai, toutes les offres d'argent que je fis n'auraient jamais déterminé le bonhomme Lézer et sa femme à remettre en d'autres mains que dans celles de Cécile ou dans les vôtres un enfant qu'ils adoraient.

Je leur racontai les malheurs de Cécile; je leur montrai la dernière lettre d'Anatole, et je n'eus point de peine à les convaincre que la présence de Nathalie pouvait seule sauver les jours de son père.

« Eh bien ! me dit le bonhomme Lé-

zer, quand j'eus cessé de parler, j'ai des raisons pour croire à la vérité de l'histoire que vous nous faites, et je vois un moyen de vous satisfaire sans manquer à notre promesse....

» Femme, ajouta-t-il en parlant à la nourrice, tu vas partir avec ce monsieur ; tu le suivras partout où il voudra te conduire ; mais tu ne remettras l'enfant qu'à une des deux dames que nous connaissons.

» — Qu'à cela ne tienne, reprit la femme du vieux pasteur ; à cette condition, mon cher Monsieur, je suis prête à vous suivre.

En moins d'une heure toutes les dispositions furent faites ; mais que le

moment de la séparation fut pénible pour ces bonnes gens !

La nourrice ne pouvait s'arracher des bras de son mari et de ses enfans , et tous se disputaient le bonheur de donner un dernier baiser à cette charmante petite Nathalie , qu'ils appelaient leur fille , leur sœur , et qui leur rendait leurs caresses avec une grâce enfantine dont on n'a point d'idée quand on n'a point vu cette petite merveille.

Quelque longue et quelque rapide qu'ait été notre course , l'enfant et la nourrice n'ont point souffert. Le moment où cette excellente femme a paru devant Anatole a été pour lui un nouveau sujet de joie ; elle s'est arrêtée un instant devant lui , l'a regardé , et

lui sautant au cou : « Ah ! ma fine, s'écria-t-elle , je n'ai pas besoin d'autre preuve , et notre chère petite n'a pas de père , si vous n'êtes pas le sien... »

J'ai passé une partie de la nuit à vous écrire , et je puis vous dire ce matin , en fermant ma lettre , que depuis long-temps je n'ai goûté quelques heures d'un sommeil aussi tranquille. Jamais je ne m'étais couché de si bonne humeur avec le ciel et avec les hommes.

Je ne sais quel heureux pressentiment s'empare de moi à mon réveil ; mais il me semble que Nathalie est la colombe de l'arche , et qu'elle nous présage encore de beaux jours : le cœur d'Émilie en sera toujours pour moi le plus infaillible garant.



LETTRE CVIII.



ANATOLE A MADAME DE NEUVILLE.

Des Bruyères, 1788.

NE te plains pas de mon silence ,
 ma chère Emilie ; qu'aurais-je pu t'é-
 crire depuis près d'un an que j'ai passé
 dans les ténèbres de la démence ou
 dans les convulsions du désespoir ? La
 présence de ma fille m'a rendu à la
 raison et à l'amitié : je n'ai pu la voir,
 sans rappeler à ma pensée tout ce que

je dois de reconnaissance à ta courageuse pitié pour ton coupable frère , au dévouement sans exemple du meilleur des amis.

Que je serais heureux , ma sœur , si l'image de Cécile toujours présente, toujours plus adorée, n'avait à jamais banni de mon cœur tout autre sentiment que celui de sa perte et de mon désespoir ! J'ai lu sa dernière lettre ; la crainte d'un hymen odieux , l'avenir funeste dont elle était menacée, la religion même n'auraient pu obtenir d'elle un pareil sacrifice ; c'est à moi , c'est à moi seul qu'elle s'est immolée : ma raison s'était éteinte ; j'étais mort ; elle ne voulut pas me survivre. Hélas ! je l'ai recouvrée cette raison que l'excès de ses souffrances et de mes remords

m'avait ravie; je l'ai recouvrée, pour mesurer dans toute sa profondeur l'abîme où je dois achever de mourir; pour maudire l'existence qui m'est rendue; pour me répéter, à tous les momens de ma misérable vie, que j'ai fait le malheur de tout ce qui m'aima sur la terre; que j'ai séduit l'innocence la plus pure, violé les devoirs les plus saints; et que mon fatal amour, plus impitoyable que la mort même, a ravi au monde où elle naissait à peine, une femme que la nature avait créée pour être l'orgueil et l'ornement de son sexe.

Mais est-il vrai que Cécile soit à jamais perdue pour le monde et pour moi? Tant qu'elle respire, ne m'appartient-elle pas? et les liens qui

l'enchaînent sont-ils plus sacrés que ceux qui nous unissent ? Ce n'est plus seulement mon cœur, c'est la nature , c'est la raison que j'interroge ; toutes deux repoussent des vœux contractés sous l'empire d'un préjugé cruel , accrédité par des prêtres imposteurs. Dans lequel de leurs livres saints , ces ministres d'un Dieu bienfaisant ont-ils puisé le droit qu'ils s'arrogent d'imposer à la crédulité, à la faiblesse, au malheur, le supplice d'une éternelle captivité ?

Ah ! Cécile , que n'est-il en mon pouvoir de briser , au péril de ma vie , tes indignes fers qu'une main sacrilège a rivés à l'autel ?... Mais j'oublie, ma chère sœur, que j'ai pris la plume pour te parler de notre excellent père,

et du devoir pieux que tu as eu le bonheur de pouvoir remplir : il est mort plein de gloire et d'années ; il n'a pas eu connaissance des derniers malheurs qui ont accablé sa famille , et le meilleur des hommes s'est endormi sous le charme de l'espérance.

Je t'ai fait passer la procuration la plus illimitée pour terminer les affaires de la succession : qu'aucune difficulté ne t'arrête , ma bien tendre amie , tu connais mon désir ou plutôt ma volonté ; pour moi , cet acte de partage est un testament , et j'exige qu'il y soit stipulé que tu acceptes la tutelle de Nathalie , à qui je fais don de tout ce que je possède.

Hâte ton retour , ma chère Emilie ;

je te le demande au nom de Charles et de ta douce pupille... Le temps presse... quelque chose me dit qu'un nouvel orage me menace, et d'orage en orage, j'arriverai, je l'espère, au terme de mon pénible voyage.



LETTRE CIX.



CHARLES D'ÉPIVAL A MADAME DE NEUVILLE.

Aux Bruyères, 1788.

Nous avons eu hier une alerte très-vive, ma bien chère Emilie, et je ne crains pas de vous faire partager les inquiétudes qu'elle nous a causées, puisqu'elle peut nous en épargner de nouvelles. Je crois vous avoir dit que le duel qui a coûté la vie au comte de

Montford avait donné lieu à des poursuites , auxquelles je me suis mis en tête que la famille du comte était plus étrangère que M. de Clénord dont la haine pour son beau-frère ne se ralentit point. Qui ne le connaîtrait pas serait tenté d'en excuser la violence , en songeant qu'il peut se croire en droit de reprocher à Anatole la perte de sa fille et celle d'un ami ; mais vous et moi , qui savons à quoi nous en tenir sur la sensibilité du personnage , nous sommes forcés d'attribuer à une cause bien moins noble, à son ambition trompée , l'aversion qu'il a pour Anatole ; d'ailleurs je ne vois pas à quelle autre source on aurait pu puiser les renseignemens qui ont mis la force publique sur les traces de notre ami. Quelle qu'en soit la cause , voici l'effet.

Anatole, qui, depuis un an, habite le château des Bruyères, sous un nom anglais, ne sort que de nuit et n'a encore été aperçu que par le vieux concierge Mouret ; celui-ci en a presque autant de peur que des esprits qui reviennent dans la tour, et certes les informations qu'on a pu prendre auprès de lui n'auraient dû servir qu'à éloigner d'Anatole les soupçons que rien d'ailleurs ne justifie.

Lundi, après dîner, nous étions réunis sur le balcon de la chambre à coucher d'Anatole ; il montrait à la nourrice la croix du couvent qu'habite Cécile, et la nourrice l'indiquait du doigt à Nathalie qui répétait le même geste, en bégayant ces mots qui ravissaient son père : *Là.... maman.... Cécile.*

Lambert accourt tout essoufflé, et nous prévient qu'une escouade de cavaliers de la maréchaussée est à la grille du château et demande qu'on lui ouvre *de par le Roi*.

Nous ne balançons pas sur le parti que nous avons à prendre, et dont nous étions convenus d'avance en cas d'événement. Anatole, la nourrice et l'enfant vont se réfugier dans la tour des Archives ; j'ordonne à Lambert d'aller ouvrir la grille et d'introduire auprès de moi le brigadier qui commande le détachement ; je vais le recevoir dans une salle basse.

Cet homme, simple brigadier de maréchaussée, me communique l'ordre dont il est porteur ; il lui est enjoint

d'arrêter, partout où il le trouvera, un sieur Anatole de Césane, lequel a tué en duel très-haut et très-puissant seigneur, comte Armand de Montford, baron de Saint-Valery, etc., etc.

« Eh bien ! lui dis-je, il faut le chercher ailleurs, car il n'est point ici.

» — C'est ce que nous verrons, M. le chevalier (continua cet homme en me prouvant d'abord, à ma grande surprise, qu'il savait à qui il parlait) ; en attendant je vous demanderai la permission de faire les recherches qui me sont prescrites.

» — Puisque vous êtes si bien informé, repris-je, vous devez savoir que je suis en visite dans ce château qui m'appar-

tient en effet , mais que j'ai loué à un gentilhomme anglais , grand amateur de chasse. Il est absent pour quelques jours ; mais cet homme qui lui appartient (j'indiquai Lambert) vous servira de guide dans ce labyrinthe dont je ne connais pas encore tous les détours. »

Au bout d'une grande heure, notre brigadier revient avec sa petite troupe, et me dit qu'il ne lui restait plus à visiter qu'une tour du château où le guide que je lui avais donné refusait de le conduire.

« Par une bonne raison , lui répondis-je , c'est que de temps immémorial cette tour n'est pas habitée , du moins par des êtres de notre es-

pèce, et qu'on n'a point entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu l'audace d'y entrer en soit jamais sorti ; mais vous avez de braves gens avec vous , et je vous invite à tenter une entreprise qui vous fera beaucoup d'honneur.

» — Qu'en dites-vous, camarades ? demanda le brigadier aux cinq hommes qui l'accompagnaient.

» — Il n'y a pas de bravoure qui tienne (répondit l'un d'eux , que le vieux concierge avait sans doute endoctriné) contre une légion de diables qui défendent cette tour au sommet de laquelle ils dansent tous les soirs , et pour mon compte j'aimerais mieux pénétrer seul dans une caverne de cent

voleurs prévenus de ma visite , que d'entrer moi centième dans cette tour endiablée. »

Tous ses camarades tinrent le même langage , et notre brigadier , bien sûr de ne pas être pris au mot , n'en insista que plus fortement pour les engager à le suivre , tout en leur faisant la peinture la plus effrayante des périls qu'ils auraient à courir pour mettre à fin cette aventure.

Sur leur refus réitéré , on convint de détacher un des cavaliers auprès du capitaine de maréchaussée qui se trouvait à Tours , pour lui demander un renfort dont on attendrait l'arrivée avant de pénétrer dans la tour : en même temps le brigadier me prévint

qu'il passerait la nuit au château avec sa troupe. Je témoignai ma satisfaction du parti auquel il s'arrêtait, et, après avoir installé les quatre hommes qui l'accompagnaient dans une salle basse où je leur fis donner tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, j'invitai leur chef à souper avec moi, et j'eus grand soin que le vin ne manquât pas ; il rendait notre homme expansif ; il me raconta son histoire, et m'apprit entre autres choses que sa sœur était tourière au couvent de Laguiche. Quand je le vis disposé à bien dormir, je le conduisis moi-même dans une chambre à coucher où il était loin de s'attendre à la nuit cruelle qu'il devait y passer.

Une fois assuré que mes aimables

hôtes étaient profondément endormis, j'allai retrouver Anatole à qui je rendis compte de l'état des choses : la nourrice, qui ne savait rien de ce qui se passait au château, avait été mise en sûreté, ainsi que l'enfant, dans un cabinet à porte perdue, pratiqué dans l'épaisseur des murs.

Sans perdre de temps, Anatole, Lambert et moi, nous allons nous affubler de nos habits de magiciens, et armés jusqu'aux dents, nous nous introduisons dans la chambre du brigadier qui ronflait à ébranler les voûtes, et nous nous mettons en devoir de lui lier les pieds et les mains : il s'éveille dans l'opération ; mais terrifié à la vue des démons qui l'entourent et que son imagination troublée multiplie à l'in-

fini, il nous regarde avec des yeux hagards, sans faire un mouvement pour se défendre. Dans cet état, nous le descendons dans le cachot des oubliettes; nous le déposons sur la paille, où, croyant sans doute achever un pénible rêve, il ne tarde pas à se rendormir.

Nous profitons de ce temps pour aller nous-mêmes prendre quelque repos. Quand nous reparûmes à la pointe du jour, nous le trouvâmes en conversation réglée avec Lambert, que nous avions laissé à sa garde et à qui nous avions fait son thème.

Notre entrée d'opéra par la trappe des oubliettes, au milieu des flammes de Bengale dont nous nous étions fait

précéder, lui arracha des cris épouvantables.

« Tu mérites la mort, lui dit Anatole d'une voix terrible, pour avoir formé le projet de venir troubler les esprits infernaux dans l'asile qu'ils se sont réservé ; mais nous avons pitié de toi cependant, et nous consentons à te rendre à la lumière, si tu fais ici le serment de remettre à son adresse la lettre que je te confie. »

En disant ces mots, Anatole lui présenta l'écrit ; il en lut la suscription :
A la sœur Sainte-Cécile, au couvent de Laguiche !

« Je jure, Monsieur le démon, qu'avant quarante-huit heures la religieuse aura votre missive.....

» — Sans qu'elle soit ouverte par un autre ?

» — Je le jure.

» — Sans que l'on sache de qui tu la tiens ?

» — Je le jure.

» — Sans qu'il t'échappe jamais un mot qui puisse trahir la mission dont je te charge ?

» — Je le jure.

» — Songe qu'il y va de ta vie, et que la moindre indiscretion sur ce point te replonge dans ce gouffre où t'attendra la vengeance épouvantable

à laquelle aucune puissance humaine ne saurait te soustraire. Je n'ajoute qu'un mot ; une somme de cent louis te sera comptée si tu apportes la réponse. Sur tout le reste tu peux dire ce que tu as vu , et t'exposer une seconde fois toi-même à pénétrer dans la tour du château des Bruyères.

» — Soyez sûrs, Messieurs, que je n'userai pas de la permission.

» — A ce prix qu'il soit libre, » ajouta Anatole, en faisant un signe à Lambert, qui commença par bander les yeux au prisonnier ; après quoi, découvrant son bras au-dessus de la saignée, il y tatoua, avec la pointe d'une aiguille très-fine, une figure en forme de *tour*, sur laquelle il jeta quelques

grains de poudre auxquels il mit le feu, et presqu'au même moment le brigadier, plus mort que vif, se retrouva dans la chambre et dans le lit où il s'était endormi sept heures auparavant.

Afin de jouir des premiers momens de sa surprise, j'entrai dans sa chambre quelques minutes après, et je le trouvai examinant debout, près de la fenêtre, tour à tour la lettre qu'il tenait à la main et son bras qu'il se hâta de recouvrir aussitôt qu'il m'aperçut.

« Commandant, lui dis-je en me frottant les yeux, comme si je venais de m'éveiller, vous avez bien dormi, à ce qu'il me paraît; je vous félicite d'avoir pris un bon à-

compte sur la nuit prochaine , car je vous en préviens encore , vous ne terminerez pas sans beaucoup de fatigue la tâche que vous vous êtes imposée.

» — A condition que l'on m'enverrait un renfort suffisant.

» — Il arrive à l'instant même, et je venais vous en prévenir.

» — C'est fort bien, continua-t-il en achevant de s'habiller ; mais il faut savoir quelle est la force du détachement que l'on m'envoie.

» — De dix ou douze hommes, autant que j'en ai pu juger au premier coup-d'œil.

» — Dix hommes ! s'écria le brigadier.... contre une légion qui dispose de toute l'artillerie de l'enfer !...

» — Comment ! repris-je d'un air étonné ; auriez-vous reçu de nouveaux renseignemens ?

» — Si j'en ai reçu !. . »

Puis s'arrêtant tout court à la vue de son sabre hors du fourreau , et dont la lame était rompue , il acheva de s'habiller , prit la lettre qu'il serra précieusement , et courut rejoindre son détachement qui était rangé en bataille dans la cour.

Quelque préoccupé que je fusse du danger de notre position , je ne

pus entendre sans rire le rapport que le brigadier vint faire au maréchal-des-logis qui commandait le détachement grossi de quelques cavaliers ; le désordre qui régnait dans toute sa personne, le son altéré de sa voix, et le sabre rompu qu'il brandissait d'une main tremblante, imprimaient à ses discours une éloquence qui fit passer dans le cœur de ses camarades la terreur qui s'était emparée du sien.

Le résultat de sa harangue fut qu'il irait sur-le-champ rendre compte au commandant de la maréchaussée à Blois de ce qu'il avait vu, et qu'en attendant de nouveaux ordres les trois brigades iraient reprendre leur station.

Pour soutenir mon rôle jusqu'au

bout, je recommandai au brigadier qui était resté en arrière, pour me faire ses adieux, d'obtenir du commandant qu'on envoyât des troupes suffisantes pour déloger les êtres surnaturels et malfaiteurs qui habitaient la tour de ce château depuis trois ou quatre siècles.

« N'y comptez pas, me dit-il en s'approchant de mon oreille..., et si j'ai un conseil à vous donner, en récompense du bon accueil que j'ai reçu de vous, c'est de ne pas rester dans un lieu où vous vous réveillerez quelque jour avec la tête de moins. » Cela dit, il remonte à cheval, s'approche du pied de la tour, et appliquant sa bouche à une meurtrière, il fait retentir ces mots dans l'intérieur : *Je tiendrai ma promesse*; et il s'éloigne au galop.

J'ai voulu , ma chère Emilie , vous raconter dans ses moindres détails une aventure tragi-comique qui a déjà produit une sorte de révolution dans le caractère d'Anatole : il reprend à la vie , au courage , à l'espoir. Ce matin il me disait avec un sourire depuis long-temps banni de ses lèvres : « Mon ami, nous l'enlèverons, nous avons pour nous l'amour et la maréchaussée. » Croiriez-vous que j'en suis venu au point moi-même de caresser cette idée toute extravagante qu'elle doit vous paraître ? Nous en sommes à chercher les moyens d'agir , et c'est jusqu'ici l'écueil où viennent se briser nos espérances. Je ne crains qu'une chose, c'est une seconde attaque du château avant que nous ayons exécuté un projet qui n'est pas encore définitivement arrêté.

Chère Emilie, dans toutes mes lettres je ne vous parle que des chagrins d'Anatole : celle-ci eût été consacrée tout entière à vous parler de mon bonheur, si j'avais voulu répondre à ces derniers mots de la vôtre : « Que je vous dois d'amour et de reconnaissance pour les soins que vous donnez à *notre* frère ! »





LETTRE CX.



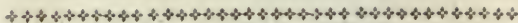
LE MÊME A LA MÊME.

.... 1788.

ANATOLE avait détruit toutes mes objections et levé tous mes scrupules ; j'avais fini par convenir avec lui que le projet de l'enlèvement de Cécile n'avait rien qui blessât la loi naturelle, civile, ni même religieuse, et qu'il n'outrageait qu'un préjugé stupide et barbare que le fanatisme avait introduit dans nos mœurs. Je n'exigeais plus de

lui, pour m'occuper des moyens d'exécution, qu'une preuve incontestable qu'une pareille entreprise aurait l'assentiment de Cécile; il me l'a fournie en m'apportant les deux lettres ci-jointes, dont il me permet de vous faire passer la copie. La première est la lettre dont il avait chargé le cavalier de la maréchaussée, et que celui-ci fit remettre à Cécile par l'entremise de sa sœur la tourière; la seconde est la réponse de Cécile, qui lui est parvenue hier par le même moyen.

Attendez-vous, ma chère Emilie, à quelque grand événement qui fixera plus d'une destinée.



LETTRE CXI.



ANATOLE A CÉCILE.

.... 1788.

CÉCILE, vous les reconnaissez ces caractères tracés d'une main tremblante, et vos yeux parcourent avec effroi un écrit où vous craignez de trouver à chaque ligne la preuve de l'état funeste où votre abandon m'avait réduit. Hélas ! je l'ai retrouvée cette raison fatale, et c'est à elle seule que mon cœur de-

mande compte aujourd'hui des nouveaux devoirs que vous avez embrassés et des anciens sermens que vous n'avez point trahis. En recouvrant mes sens , je me suis interrogé sur les conditions auxquelles j'étais rendu à la vie. L'amour, l'amour impérissable avait dénaturé mon être ; pour moi , désormais plus d'amitié , plus de vertu , plus d'espoir de ce côté du tombeau ; j'étais tombé du faite du bonheur dans l'abîme de l'infortune. Cécile s'était retirée de moi , je restais seul dans un monde qui n'avait plus d'objet à mes yeux ; qu'avais-je à faire de la vie ? Chacun de mes jours s'obscurcissait du souvenir des autres ; je résolus de mourir.

L'heure était venue ; j'allais terminer

mon supplice..... Quelle puissance a désarmé mon bras?..... Un enfant.....

The child of misery baptis'd in tears.

Oui, Cécile, c'est un ange, c'est Nathalie qui s'oppose au dernier acte de mon désespoir. Charles, qui connaissait mon dessein, avait obtenu de moi que j'en différasse l'exécution jusqu'au retour d'un petit voyage dans sa famille que je l'avais forcé d'entreprendre.

Quel autre que Cécile sur la terre pourrait se faire une idée de la révolution qui se fit en moi?

Au moment où je pressai ma fille sur mon sein, où je la couvris de mes bai-

sers et de mes larmes, que j'eus honte de moi, de mon amour même, en songeant qu'il avait pu étouffer dans mon cœur jusqu'à l'instinct irrésistible de la nature ! Pressé de mettre un terme à mes propres souffrances, la pensée de ma fille ne s'était donc point offerte à mon esprit ; en songeant à me délivrer de la vie, j'avais pu consentir à en rejeter sur elle le douloureux fardeau. Moi, mourir ! non ! non ! J'ai vu Nathalie, j'ai reçu ses caresses, je viens de relire la lettre que Cécile m'écrivit au moment où elle consacrait à Dieu des jours qui m'appartiennent ; je puis vivre encore !

Apprends, ma Cécile, que depuis quatre mois j'ai fixé ma demeure aux *Bruyères* ; que j'y habite une chambre

consacrée par d'ineffables souvenirs, et que du haut de la terrasse où je t'écris je découvre le clocher de ton couvent.

J'y pénétrerai, dans cet asile du désespoir; je t'arracherai vivante de la tombe où tu t'es ensevelie... Par quels moyens arriver jusqu'à toi? Je ne sais; mais Charles me prête son secours, et souvent l'entreprise devient facile par ses difficultés même.

Telle est, sur ce point, ma volonté ferme, inébranlable, que je ne suis pas même arrêté par la crainte des périls où je t'expose.

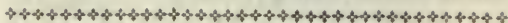
Que nous importent des dangers dont le bonheur suprême doit être la

récompense ? Ta présence ou ton absence , voilà pour moi la vie ou la mort.

Que cette lettre soit fidèlement remise entre tes mains , et l'exécution de notre projet est assurée. Tu n'en douterais pas , Cécile , si tu savais par quel concours d'événemens incroyables cette lettre a pu te parvenir. Un mot , un seul mot de réponse par la même voie , et nos destinées s'accomplissent.

Adieu de nous qui sommes toi.





LETTRE CXII.



CÉCILE A ANATOLE.

Laguiche, 1788.

EST-CE un songe?.. Anatole! Natha-
lie! ces noms ensevelis dans mon cœur
ont frappé mon oreille.... Vous vivez ,
vous respirez? vous respirez à quelques
pas de l'infortunée Cécile, et l'immensité
nous sépare , je ne vous reverrai ja-
mais; des murs de fer s'élèvent entre
nous!... « Un mot, a-t-il dit, et je vole

à ton secours, et nos destinés s'accomplissent. »

Entendez-le, mon cher Anatole, ce cri de l'amour et du désespoir, dont je fatigue en vain depuis six mois le ciel inexorable... Accourez, et pour écarter l'idée des périls dont votre entreprise me menace, songez aux tourmens affreux dont vous seul pouvez me délivrer; de quels malheurs n'achèterai-je pas les délices d'un jour passé près de vous dans les larmes!

Mon ami, mon unique ami, songez que vos propres souffrances ne peuvent vous donner l'idée des miennes : l'égarément de votre raison en a du moins suspendu la durée; quand vous l'avez recouvrée, vous avez pu gémir dans le

sein d'un ami ; vous avez pu embrasser votre fille.... votre fille!... Mais moi, Anatole ! jetée par la douleur aux pieds des autels, où m'enchaîna le désespoir, je n'y ai trouvé que la religion des souvenirs, l'ombre de ma mère, la double image d'Anatole et l'effroyable pensée de survivre aux objets de mes éternelles affections.

Telle était, cette nuit encore, l'horreur de l'existence à laquelle je me voyais condamnée.

Ce matin, la sœur tourière, un ange du ciel entr'ouvre ma cellule, et, sans me dire un mot, vient placer votre lettre sur mon prie-dieu!.. Recevez-vous ma réponse?... pourrez-vous la lire; j'écris avec une aiguille de plomb dans

les interlignes de votre lettre, et je confie le sort de ce papier à la même Providence qui me l'a fait parvenir.





LETTRE CXIII.



CHARLES A MADAME DE NEUVILLE.

.... 1788.

CÉCILE est au milieu de nous depuis quelques heures, et c'est le cœur encore agité des violentes émotions de la journée, que je prends la plume, ma chère Émilie, pour vous rendre compte de ce grand événement.

La lettre de Cécile avait fait taire jusqu'à mes derniers scrupules, et

depuis ce moment, nous n'étions occupés que des moyens d'exécuter notre projet d'enlèvement : nous avions épuisé sans espoir de succès les combinaisons les plus romanesques, et nous en étions arrivés à ce point d'extravagance, que nous délibérions froidement si nous ne renouvellerions pas la tentative exécutée il y a quelques années, dans le même but et dans le même lieu, par le duc de Fr.....¹ Cependant l'imagination d'Anatole lui-même s'effrayait à l'idée d'une entreprise qui portait le caractère d'un véritable délit et dont il était impossible de calculer les suites. Nous avions fini par nous arrêter au projet

¹ En 1780, le duc de Fr..... mit le feu au couvent de Laguiche, pour enlever une religieuse dont il était épris.

vulgaire d'une escalade de nuit ; il ne s'agissait plus que d'en faire prévenir Cécile, et, pour cela, il devenait indispensable de mettre mademoiselle d'Amercour dans notre confiance. Je m'en étais chargé, et c'est dans cette intention que je devais me rendre le lendemain à Montfleury.

Vous ne doutez pas, ma chère Émilie, que je ne me sois adressé à moi-même tous les reproches que vous me faites en ce moment sur la résolution coupable, de compromettre cette jeune personne en lui assignant un rôle dans une intrigue de cette nature : fort heureusement le hasard nous épargna cette démarche, et vint nous offrir des dangers plus dignes de nous.

La Loire croissait à vue-d'œil depuis

quelques jours, et tout faisait craindre un de ces affreux débordemens auxquels cette rivière est sujette. Ce matin, à trois heures, nous sommes éveillés par les cris des gens de la campagne rassemblés autour du château, et par le son lointain des cloches de toutes les paroisses riveraines. Nous descendons à la hâte, Anatole et moi, et nous apprenons que la Loire, débordée pendant la nuit, avait envahi la campagne environnante sur la rive gauche, et s'élevait déjà à la hauteur de la terrasse de l'abbaye.

Vous croirez facilement qu'Anatole n'eut pas besoin d'en entendre davantage, et en moins d'une demi-heure, lui, moi et le fidèle Lambert, nous

avions franchi les deux lieues qui nous séparaient du couvent.

Je ne m'amuserai point à vous décrire le spectacle effrayant qui s'offrit à nos yeux : les bateaux, les moulins brisés, les marchandises, les meubles, des chevaux, des bœufs, des moutons à la nage, des fragmens de terrain, des pans de murailles, en un mot tous les débris d'un immense naufrage, emportés par les flots qui les choquent et les mettent en pièces dans leur cours impétueux ; sur la rive, des scènes plus désolantes encore ; des chaumières, des fermes, des maisons que les eaux environnent et qu'elles menacent d'engloutir avec leurs habitans ; femmes, enfans, vieillards, réfugiés sur les toits,

remplissent l'air de leurs gémissements.

Dans ce désastre général, un seul objet fixe notre attention : les eaux ont renversé l'espèce de digue que leur opposait la terrasse des jardins du monastère de Laguiche qu'elles inondent ; déjà elles ont couvert le rez-de-chaussée du cloître, et poursuivent les religieuses qui ont cherché un refuge dans le clocher, et se montrent à toutes les ouvertures, où elles multiplient en vain les signaux de détresse : aucun batelier n'oserait approcher du couvent, battu de toute la violence des flots, et qui ne semble abordable d'aucun côté.

Cette remarque ne fait qu'accroître notre ardeur. Anatole s'est emparé

d'une petite barque vide qui venait d'échouer sur la grève ; nous y sautons avec lui, et nous la remettons à flot. Nous secondons, avec nos rames, l'impétuosité du courant qui nous porte sur l'abbaye ; des cris s'élèvent de toutes parts ; notre perte paraît certaine. Mais , familiarisés , comme nous le sommes tous trois , avec les dangers de la navigation , nous manœuvrons notre barque avec assez d'adresse pour la faire entrer dans la seconde cour du couvent , où l'eau tranquille nous offrait l'abri d'un port.

Après avoir attaché la barque aux barreaux d'une fenêtre basse , nous entrons dans l'eau jusqu'à la ceinture , et nous pénétrons dans l'intérieur du couvent. Nous nous dirigeons vers l'église ,

à travers un long corridor, lorsque Lambert, qui avait pris une autre direction, fit retentir la voûte du cloître de ce cri : *Par ici ! la voilà !*

Nous nous hâtons de le joindre, et jugez de notre ravissement : une religieuse, c'était Cécile, se trouvait en quelque sorte suspendue entre l'eau et la voûte, au haut d'un vaste reliquaire élevé sur quatre minces colonnes de bois d'ébène. Il me serait aussi impossible de vous peindre en ce moment les émotions dont nous fûmes saisis, que de vous expliquer par quels moyens nous parvînmes à enlever Cécile du refuge où elle s'était évanouie, et à la transporter dans la barque ; je serais obligé d'employer à recueillir mes

idées à ce sujet, le temps dont j'ai besoin pour achever mon récit.

Le jour tombait lorsque nous sortîmes de l'enceinte du monastère, et les eaux qui commençaient à baisser nous laissaient la crainte d'être rencontrés dans notre fuite par quelques-uns des bateaux qui s'approchaient du couvent. Cette inquiétude nous décida à nous laisser emporter au courant, au risque de doubler le trajet que nous aurions à faire pour nous rendre du rivage au château.

Cécile avait repris ses sens, et s'abandonnait avec délice aux sentimens mêlés d'amour et de terreur qui bouleversaient son être.

Quel tableau, ma chère Emilie, que celui de notre barque errante au gré des flots rapides, à la clarté de la lune, dont les doux rayons semblaient aussi caresser avec amour la figure de Cécile ! Rien ne pourrait vous donner l'idée du charme de sa personne, sous le lin et la bure où elle était en quelque sorte ensevelie, soutenue et penchée sur un des bras d'Anatole, ses beaux yeux élevés vers son amant qui attachait sur elle des regards idolâtres. J'étais obligé moi-même de détourner les miens de cette ravissante peinture, pour diriger, le long du rivage, notre barque dont je tenais le gouvernail, tandis que l'intrépide Lambert, la gaffe à la main, nous faisait éviter les écueils au milieu desquels nous étions emportés.

Il était nuit lorsque nous abordâmes, deux lieues au-dessous du village de Chouzy, dans une espèce de cale qui sert d'abreuvoir, et dont Lambert connaissait l'emplacement.

Descendus à terre et forcés d'éviter toutes les habitations qui se trouvaient sur notre route, nous nous trouvâmes dans un embarras extrême. Cécile, accablée de fatigue et embarrassée dans la longue et pesante robe dont elle était couverte, ne pouvait faire un pas; la longueur et la difficulté du chemin que nous avions à faire, à travers les prés et les vignes, ne permettait pas à Anatole de la porter pendant un trajet de plus de trois lieues, et je doute qu'elle eût voulu se confier aux bras d'un autre. L'industriel Lambert imagina un

moyen de transport qu'il exécuta sur-le-champ. Au moyen de quelques échelles arrachés dans les vigues, et qu'il lia fortement avec différentes parties de nos vêtemens, que nous déchirâmes en lanières, il eut bientôt fabriqué une espèce de chaise à porteur où nous plaçâmes Cécile, que nous transportâmes ainsi avec beaucoup de facilité.

Arrivés à une demi-lieue des *Bruyères*, Anatole prit les devans, et courut au château pour nous en faciliter l'entrée, par une des portes de la forêt, sans que le concierge lui-même pût avoir le moindre soupçon du nouvel hôte que nous allions introduire au château.

Ces dispositions faites dans l'intérieur,

Anatole alla nous attendre à la petite porte de la forêt, s'empara de Cécile, et la conduisit, par les corridors souterrains, jusqu'à la chambre où l'attendaient, auprès d'un grand feu, la nourrice et Nathalie.

Non, ma chère Emilie, jamais la scène dont je viens d'être témoin ne sortira de ma mémoire. Cécile entre dans cette chambre déjà consacrée par de si chers souvenirs; elle aperçoit sa fille, pousse un cri d'amour, et va se précipiter aux genoux de la nourrice qui tient l'enfant dans ses bras, et qui n'a pas le temps de se lever pour la présenter à sa mère....

« Nathalie ! ma fille ! c'est moi !....
c'est ta mère !.... lui disait-elle, en la

couvrant de baisers et de larmes.... Mon Dieu ! faites que ce ne soit point un rêve.... » Et elle cherchait à s'assurer de son bonheur, en regardant autour d'elle, en prenant tour à tour les mains d'Anatole, celles de la nourrice, en invoquant mon témoignage d'un son de voix qui retentira long-temps à mon oreille. L'enfant, que l'action si vive de sa mère aurait dû effrayer, semblait au contraire partager l'ivresse dont elle était l'objet, et répétait, en agitant en l'air ses petits bras : *Maman... Cécile !...*

La mère, transportée à ces mots, se lève avec Nathalie, et la remet aux bras d'Anatole, qui s'enivre de bonheur en les pressant toutes deux sur son sein.

C'est à vous, mon aimable amie, d'achever ce tableau, en vous représentant la nourrice, debout, en extase, les mains jointes, et marmottant une prière où l'on ne distinguait que ces paroles vingt fois répétées : « Mon doux Jésus, prenez pitié de nous; » et moi, qui conservai assez de sang-froid pour éteindre, sans qu'on s'en aperçût, le feu qui avait pris au long manteau de mousseline de la petite, tombé près de la cheminée, et dont la flamme allait se communiquer aux vêtemens de la nourrice.

Après quelques momens donnés aux transports d'une joie qu'Anatole et Cécile n'exprimaient que par des soupirs et des sanglots, nous commençâmes à

nous reconnaître et à nous familiariser avec l'idée de notre bonheur.

Lambert, qui n'avait pas perdu son temps depuis notre arrivée, vint nous avertir qu'il avait dressé une petite table dans la salle voisine, où nous trouverions un souper servi à la hâte.

Nous sortîmes pour donner à Cécile le temps de changer ses habits mouillés dans la barque. Anatole la prévint en riant qu'elle trouverait dans cette même chambre ceux qu'elle y avait laissés, et nous nous retirâmes dans la mienne pour réparer le risible désordre de notre toilette.

Cécile ne reparut qu'au bout d'une heure ; elle avait passé ce temps auprès

du berceau de Nathalie qui s'était endormie sur ses genoux.

Je ne sais de quel souvenir Anatole fut frappé en la revoyant vêtue d'un simple fourreau de mousseline, et la tête couverte d'un béguin de dentelle noué sous le menton; mais il y avait quelque chose de plus que de l'admiration dans le mouvement de surprise qu'il témoigna, et dont la rougeur subite de Cécile pourrait bien m'avoir révélé le mystère. Tout ce que je puis dire, c'est que la pudeur, la vertu, la grâce et la volupté ont pris une forme humaine, et se sont montrées à mes yeux sous la seule figure de Cécile. Si cette apparition a fait sur moi un pareil effet, vous pouvez vous figurer le ravissement d'Anatole.

L'enfant dormait dans la pièce voisine dont la porte était ouverte; Cécile appela la nourrice qui vint se mettre à table avec nous. Nous avions tant de choses à nous dire, que la nuit entière se serait écoulée dans un entretien où chacun de nous avait à répondre à des questions d'un égal intérêt pour tous, si la nourrice ne nous eût fait souvenir que *sa fille* avait besoin de repos. Cécile, à ce nom de *fille*, se jeta dans les bras de sa nourrice, et se leva pour la suivre. Anatole lui baisa tendrement la main, et je l'emmenai dans la chambre qu'il avait fait préparer lui-même, tout auprès de la mienne.

Il était plus de minuit lorsque nous nous sommes séparés. Je me suis levé

à cinq heures pour vous écrire et profiter du courrier de Romorantin , qui arrivera plus vite que l'express que j'aurais pu vous envoyer.

Maintenant reste à savoir l'effet qu'aura produit l'enlèvement de Cécile ; dans tous les cas , je fais mes dispositions pour mettre mes amis en mesure de quitter le pays , de peur que nous ne soyons surpris par l'événement qui pourrait nous forcer à prendre la fuite. Je vous engage , ma chère Emilie , à ne pas différer de plus de trois jours la visite que vous voulez nous faire avec Pauline : prévenez-moi seulement du jour de votre arrivée , afin que je prenne , pour cette entrevue , quelques précautions indispensables.

LETTRE CXIV.



ANATOLE A ÉMILIE DE NEUVILLE.

..... 1788.

QUEL bonheur, ma tendre amie, que tu n'aies pas différé de quarante-huit heures ta visite aux Bruyères ! Tu ne nous y aurais plus trouvés , et Cécile, en quittant la France peut-être pour jamais , n'aurait pas emporté le déli-

cieux souvenir d'une journée tout entière passée entre toi et sa chère Pauline, après une séparation déchirante et qui semblait devoir être éternelle. Quelle entrevue que celle des deux jeunes amies dans le petit oratoire aux vitraux coloriés, où leur entretien se prolongea si long-temps, et auquel Charles et moi n'avons pas obtenu la faveur d'être admis ! Il était sept heures du soir lorsque nous nous séparâmes aussi mystérieusement que nous nous étions réunis, et fort heureusement, comme vous l'apprendrez tout-à-l'heure, sans que le vieux concierge eût vu entrer ou sortir personne.

Le bonheur dont nous venions de jouir se répandit sur le reste de la soirée, que nous achevâmes dans ce même

oratoire que vous veniez de quitter, au milieu d'un chaos de sensations, de souvenirs et d'espérances, dont nous jouissions sans chercher à en débrouiller les élémens.

« Je sais, me disait Cécile, que de grands malheurs nous attendent encore, mais n'en avons-nous pas déjà reçu le prix ? La vie, Anatole, c'est aimer, c'est être aimé ; le reste n'est que la mort.... » Charles interrompit cette délicieuse causerie, en nous annonçant qu'il fallait se lever le lendemain de bonne heure pour s'installer dans la tour des Archives, jusqu'à notre départ qu'il croyait pressant de ne pas différer.

« Depuis deux jours, ajouta-t-il, je

vois rôder autour du château des gens dont la figure m'est suspecte , et il faut prévoir le cas où nous serions obligés de nous échapper par les oubliettes. » Sans croire le danger aussi prochain , je suis convenu de la nécessité de prendre nos précautions.

Hier, à la pointe du jour , Charles , moi et Lambert , nous étions à l'ouvrage , et avant que Cécile se fût levée , tout était prêt pour notre changement de domicile.

A dix heures , nous déjeunions sur la terrasse , et l'enfant sur les genoux de sa mère lui montrait du doigt le clocher de Laguiche. Nos regards , qui n'avaient pas attendu l'avertissement de Nathalie pour se porter de ce côté , s'y

fixaient avec un intérêt plus vif : tout-à-coup , je vois Charles se lever , et monter sur la plate-forme de la tour ; il en redescend avec précipitation et donne l'ordre à Lambert d'aller lever le pont-levis et fermer toutes les portes et toutes les fenêtres de la façade du château.

« Qu'est - ce donc ? lui demandai-je.

» — Rien ; quelques hommes en armes qui s'avancent de ce côté. »

Le sang - froid de Charles n'en imposa pas à Cécile qui s'écria, en serrant plus fortement sa fille contre son cœur et en s'emparant de ma main : « Ma

filles ! Anatole ! ils viennent m'arracher de vos bras!.... »

» — Jamais, lui dis-je ; nous sommes réunis à la vie et à la mort....

» — Ne craignez rien, reprit Charles, nous sommes en sûreté dans la tour, et pour peu que nous nous y maintenions aussi long-temps que les Bohémiens nos prédécesseurs, ajouta-t-il en riant, c'est avec les arrière-neveux des petits-enfans de Nathalie, que les assiégeans auront à traiter de la reddition de cette citadelle. En attendant, qu'on se souvienne que je commande la place, et que c'est à moi seul que les habitans et la garnison doivent obéir. »

Après avoir mis Cécile, Nathalie et

la nourrice en sûreté dans la salle de Tristan, dont nous avons su rendre les abords impraticables, chacun de nous se rendit à son poste ; j'allai prendre le mien dans l'espèce de lanterne où se trouve la grosse cloche du château, d'où je pouvais entendre et voir, sans être vu, tout ce qui se passait dans la première cour.

Vers onze heures, un détachement de trente hommes du régiment de Picardie se fait ouvrir la grille et vient se mettre en bataille en face du pont ; le commandant fait venir le concierge et le somme, au nom du Roi, de lui livrer l'entrée du château.

« Eh, monsieur l'officier, lui ré-

pondit le bonhomme Mouret, on ne vous a donc pas dit que c'est au nom du diable qu'il faut parler ici pour se faire obéir.

» — Point de réplique ; qu'on me fasse venir le maître du château.

» — Il faudrait que j'y pusse entrer moi-même, et vous voyez bien qu'ils ont levé le pont. »

— Combien sont-ils ?

» — Dieu le sait, M. le commandant... De jour je n'en ai jamais vu que trois ; mais la nuit ils sont au moins dix mille, à en juger par le tapage infernal qu'ils font quelquefois.... »

Après de longs pourparlers avec le concierge que le jeune officier dut prendre pour un fou : « Terminons, dit ce dernier ; vous ne pouvez pas m'introduire dans ce donjon, nous saurons y pénétrer sans vous.

» — Allez, monsieur le commandant, et que Dieu vous ait dans sa sainte garde. »

L'officier donne aussitôt à ses soldats l'ordre et l'exemple de descendre dans une partie du fossé qui se trouvait à sec ; là chacun d'eux cherchait l'endroit le plus commode pour s'élever sur l'autre bord , quand tout-à-coup l'écluse dont nous étions maîtres, s'ouvre et verse quatre ou cinq pieds d'eau sur le terrain profond qu'ils occupent.

A cela près du bain forcé que nous leur faisons prendre, l'officier et sa troupe parviennent, sans autre obstacle, à prendre possession du corps de logis principal, qu'ils parcourent sans trouver personne.

Autre interrogatoire que l'officier fait subir au concierge qu'on amène une seconde fois devant lui.

« Ce château n'est-il pas habité par deux jeunes gens ?

« — Depuis qu'il a changé de maître, il y a quelques mois, il est occupé par deux hommes que j'ai vus plusieurs fois, mais dont il me serait bien difficile de vous donner le signalement, puisqu'ils ne se sont jamais montrés à

moi sous la même figure : tout ce que je sais , c'est qu'ils ont un valet aussi extraordinaire que ses maîtres ; on ne sait où le prendre : il est dans le château ; on le voit à une fenêtre ; on entre , il ne se trouve plus : on l'aperçoit dans la campagne avec son levrier ; on se retourne et on le découvre au haut de la tour , une grande lunette à la main.

»—Ces hommes, le jour de la grande inondation , n'ont-ils pas amené une jeune religieuse qu'ils ont enlevée du couvent de Laguiche.

»—Ils en auraient enlevé cinquante, que cela ne me surprendrait pas ; mais pour dire la vérité, il est certain qu'ils ne les ont pas amenées ici , par la rai-

son que depuis ce jour-là ils n'y sont pas rentrés eux-mêmes.

»— Nous en serons plus sûrs après la visite générale que nous allons faire , interrompit l'officier, » et sur-le-champ il divisa son détachement en deux sections ; l'une fut chargée de fouiller le parc et les environs , tandis qu'avec l'autre il se chargea de visiter le bâtiment et ses dépendances.

Après avoir couru de chambre en chambre et s'être bien fatigué à suivre de longs corridors qui s'entre-coupaient comme les allées d'un labyrinthe et le ramenaient sans cesse au point dont il était parti, il voulut forcer le concierge à lui servir de guide ; celui-ci l'assura qu'il avait tout vu, à

l'exception de la tour enchantée où sans doute il n'avait pas l'intention d'aller chercher une mort certaine ; et à ce propos il entama le récit de tous les événemens surnaturels dont cette tour avait été le théâtre , des légions de sarfadets qui s'en étaient emparés depuis plusieurs siècles , et du sort éprouvé par tous ceux qui avaient osé jusqu'ici en tenter l'aventure.

« Vous aurez une histoire de plus à raconter, interrompit le commandant qui s'apercevait de l'attention inquiète que ses soldats apportaient aux récits du vieillard. Indiquez-nous seulement l'entrée de cette mesure.

» — Je le vois bien, vous ne me croyez pas, reprit Mouret ; il ne voulut pas

me croire , non plus ce brigadier de maréchaussée qui entra le mois dernier dans cette tour. Allez lui demander dans quel état il en est revenu , et offrez-lui dix-mille écus pour vous servir de guide ; vous verrez s'il les accepte.

Les détails de cette dernière anecdote portaient un tel caractère de vérité , et il était d'ailleurs si facile de s'en convaincre, puisque le témoin que l'on invoquait se trouvait encore à Blois , que le commandant donna sur-le-champ l'ordre à un caporal de sa petite troupe d'aller chercher cet homme et de l'amener avec lui.

Le brigadier arriva , et répondit aux questions qu'on lui adressa avec le sen-

timent d'une terreur profonde , qui avait un double motif. « J'ai fait mon rapport , ajouta - t - il , et je déclare qu'à moins de démolir cette tour à coups de canon , il n'y a pas moyen de s'en rendre maître.

» — Je connais un moyen plus simple, c'est d'avoir du cœur.

» — Je ne crois pas en manquer, commandant ; j'ai fait mes preuves , et je ne me montrerais sensible à ce reproche , que si vous me l'adressiez encore au retour de l'expédition que vous projetez.

» — Vous ne tarderez pas à l'entendre. »

En achevant ces mots , l'officier fait

charger les armes et traverse hardiment , avec sa troupe , la galerie en ruines qui conduit à la tour des Archives.

Pour que vous puissiez suivre ce brave jeune homme dans l'expédition périlleuse où il s'engage , il faudrait commencer par vous mettre sous les yeux la carte du pays , ou du moins vous rappeler dans tous ses détails la lettre que j'écrivis à Cécile pendant son voyage et qu'elle vous aura sans doute communiquée ; mais pressé par le temps , je dois me borner à vous faire part des résultats.

Nos dispositions étaient faites pour arrêter l'ennemi à chaque pas ; mais nous voulions nous tirer d'affaire sans

qu'il en coûtât la vie à personne, et pour cela ne prendre avantage que de la connaissance du terrain et des moyens de terreur que nous avions organisés. Le plus infailible, comme le plus inoffensif, était l'obscurité profonde où nous plongions les assaillans, quand nous en étions serrés de trop près, en éteignant leurs flambeaux, et en les forçant de suspendre leur marche pour les rallumer.

Cependant ils étaient parvenus dans la salle aux deux rideaux rouges ¹, et s'y étaient arrêtés pour y tenir conseil. S'ils pénétraient plus avant, comme l'intrépide commandant y paraissait décidé, nous étions obligés de chercher

¹ Voir la lettre LXXXV du 4^e volume.

un dernier refuge dans le souterrain des oubliettes. J'étais bien sûr qu'ils ne nous y suivraient pas ; mais comment y descendre sans danger l'enfant et la nourrice avec toute la précipitation qu'exigerait une pareille mesure ?

Il n'y avait pas un moment à perdre. Nous interrompons la conférence en introduisant , dans la salle , des torrens de fumée qui les suffoquent , et , pour hâter leur retraite , une voix terrible se fait entendre : « Un pas de plus , et votre destruction est certaine ; cette voûte va crouler sur votre tête. »

Pour toute réponse , l'officier s'élance l'épée à la main vers le lieu d'où partait la voix ; mais sa troupe , au lieu de le suivre , rebrousse chemin , et le laisse

s'escrimer au milieu des ténèbres, où nous parvenons facilement à nous en rendre maîtres.

« Vous êtes en notre pouvoir, lui dit la voix mystérieuse qui s'était déjà fait entendre, et rien ne peut vous soustraire à notre vengeance que notre admiration pour votre courage. Non-seulement nous vous laissons la vie, mais nous consentons à vous rendre la liberté, si vous jurez sur l'honneur de vous retirer à l'instant même avec votre troupe.

» — J'y consens, reprit l'officier ; mais qu'il que vous soyez, je vous préviens que la parole que je vous donne ne saurait m'engager au-delà de trois jours, et que, ce terme expiré, je re-

viens ici venger mon injure personnelle, et vous demander compte, à la tête d'une force respectable, de la rébellion aux ordres du Roi dont vous vous êtes rendus coupables, et dont vous devez prévoir les suites. »

Cet engagement nous suffisait; nous l'acceptâmes. Lambert, sous le costume grotesque d'un magicien, fut chargé de reconduire notre prisonnier, après lui avoir bandé les yeux, jusqu'à la galerie éclairée, qui le ramena dans le corps de logis principal.

Quelques momens après nous entendîmes battre le rappel. Le détachement se réunit dans la cour d'honneur; l'officier se mit à la tête de sa troupe, et,

sans adresser un seul reproche à personne, il sortit du château.

P. S. Après son départ, nous avons songé nous-mêmes à évacuer la place, où nous pouvions craindre de nous voir cernés dès le lendemain.....

A cinq heures du soir.

Charles est allé s'assurer d'une *cabane* ¹.

La nuit est venue : nous nous ache-
minons en silence vers la voiture qui
nous attend dans la forêt.

Il est dix heures ; nous sommes en

¹ Bateau couvert, en usage sur la Loire.

barqués, et quand vous recevrez cette lettre, écrite en présence des événemens, nous serons déjà loin de vous. Les fugitifs embrassent Emilie et Pauline de toute la force de leur cœur.





LETTRE CXV.



CÉCILE DE CLÉNORD A SON PÈRE.

Février 1788.

MON PÈRE ,

Peut-être me pardonneriez-vous de vous appeler de ce nom, quand vous aurez la certitude que je vous le donne pour la dernière fois ? J'ai trahi des vœux que m'avait imposés la terreur d'un hymen auquel vous vouliez me contraindre, et je m'exile sur une terre

étrangère où j'emporte le souvenir sacré de ma mère : dans quelques heures j'aurai perdu de vue la terre où j'ai reçu le jour, et sur laquelle vous ne m'avez pas permis de vivre.

Je n'ai point à vous demander le pardon de mes fautes ; j'en trouve l'excuse dans le désespoir où vous m'aviez réduite, et j'ose croire que les maux affreux que j'ai soufferts les ont suffisamment expiées.

Quand, dans l'âge de la soumission la plus entière, j'abjure tout sentiment de dépendance ; quand je vais demander à d'autres cieux un autre père, une autre patrie, j'ai besoin, pour me réconcilier avec moi-même, de me rappeler sous quelle influence cruelle

j'ai eu le malheur de naître ; elle se fit sentir dès la première heure de ma vie, lorsque vous forçâtes la plus tendre des mères à me faire nourrir d'un lait étranger.

Quelques années de mon enfance passées près de vous n'ont pu distraire un moment votre pensée des vues d'intérêt et d'ambition qui ont préoccupé votre vie.

A peine ma raison et mon cœur se sont-ils ouverts aux impressions des objets et des sentimens, que j'ai pu soupçonner la cause des pleurs que ma mère versait en secret.

Pour vous conformer aux usages de la noblesse , auxquels votre épouse au-

rait eu seule le droit de rester attachée, vous avez exigé que je fusse élevée dans un couvent. Vous espériez sans doute que j'y prononcerais un jour des vœux qui vous laisseraient le maître de disposer d'une immense fortune en faveur de mon frère.

Des considérations de même nature, et pourtant contraires à votre premier dessein, vous ont déterminé à me rappeler dans ma famille, après avoir promis ma main à un homme d'une haute naissance.

Ma mère, que vous aviez chargée, pendant votre absence, de me pressentir sur cet hymen, ne fut pas insensible aux témoignages de mon invincible répugnance, et parut espérer

que vous renoncerez à votre projet. Je connaissais mieux le cœur de mon père, et déjà je me préparais un asile dans ce cloître que vous m'aviez appris à aimer.

C'est alors que mon oncle (je n'avais pas encore le droit de lui donner un titre plus cher) revint sous le toit paternel.....

Je ne vous dirai pas, et sans doute il vous importe peu de savoir par quelle inévitable destinée je fus conduite à prendre pour lui des sentimens dont la violence pouvait seule me révéler la source. Mon amour, ignoré de celui qui en était l'objet, me conduisait au tombeau ; l'espoir de le voir partagé, me rendit à la vie.

Votre retour fit évanouir le rêve de bonheur auquel je m'étais un moment livrée. Le comte de Montford me fut présenté comme époux; vous avez vu mon désespoir sans en être ému; un délai de quelques semaines fut tout ce que mes prières purent obtenir de votre pitié : c'en était assez ,..... je m'éloignais de vous.....

Pendant ce fatal voyage, je perdis ma mère !... ma mère qui avait reçu l'aveu de ma faute, et dont la piété si vive s'était laissé attendrir aux larmes de sa fille. Un seul motif au monde pouvait m'empêcher de voler auprès d'elle au premier signal de son danger : ce motif existait..... J'étais mère aussi !.....

Vous frémissez... Interrogez en ce

moment votre cœur ; le sentiment qu'il éprouve efface ma honte et adoucit l'amertume de mes regrets.

Orpheline, sous l'autorité d'un père, j'obéissais du moins à l'une de ses volontés, en cherchant au pied des autels un refuge contre l'hymen odieux où vous vouliez me soumettre. Des vœux sacrilèges m'y avaient enchaînée, lorsqu'un événement où je pus voir un ordre du ciel m'avertit de les rompre. Anatole m'avait encore une fois sauvé la vie : elle lui appartenait à tant de titres !... Pouvait-il n'en pas disposer ?

C'en est fait ; je fuis loin de vous. La nature et l'amour m'ont prescrit des droits et des devoirs : je n'en connais plus d'autres, et je vais chercher un

pays où je sois libre de les remplir.

Adieu, mon père; le dernier vœu que je forme m'acquitte du seul bien que j'aie reçu de vous : puisse le souvenir de Cécile et de sa mère ne jamais troubler votre sommeil.



CONCLUSION.



LA Correspondance qui m'a été confiée se termine ici ; peut-être n'apprendra-t-on pas sans intérêt quel fut le sort d'Anatole et de sa jeune amie , dans les régions nouvelles où leur amour se vit contraint de chercher un dernier et tutélaire asile.

C'est dans les Mémoires manuscrits de M. de Césane que j'ai puisé les détails que l'on va lire, et qui me mettent à même de satisfaire, sur

ce point, la curiosité du lecteur.

Les regrets que leur causèrent l'absence de la patrie et la séparation des amis qu'ils laissaient en France, furent tempérés par le souvenir de tant de persécutions et de douleurs. Un pressentiment dont chaque jour augmentait la force, avertissait Anatole qu'un grand mouvement ne tarderait pas à bouleverser le sol natal. L'honneur monarchique qui, depuis trois siècles, remplaçait parmi nous l'honneur chevaleresque, était au moment de s'éteindre. La démocratie, sous les formes et pour ainsi dire sous la livrée du pouvoir absolu, régnait dans tous les esprits. Cette confu-

sion d'idées, ce chaos d'éléments politiques, prêts à se confondre, avaient souvent été l'objet des entretiens de Charles et d'Anatole, et l'espérance d'une révolution, où ce dernier ne voyait encore qu'un moyen de réorganisation sociale, lui faisait regretter de s'éloigner de son pays dans un moment où il pouvait avoir besoin du concours de toutes les âmes fortes, de toutes les volontés énergiques.

Cependant Anatole, placé par une disposition singulière de sa destinée sous le charme des sentimens que lui inspiraient Cécile et Nathalie, aspirait au repos comme au bonheur suprême, et ne soupi-

rait plus qu'après la retraite d'une vie obscurément paisible qui le laissât tout entier à ses tendres affections.

Charles, qui avait accompagné Anatole et Cécile jusqu'à Nantes, voulait absolument s'embarquer avec eux et aller les établir dans quelque coin des Etats-Unis, où il avait été convenu qu'ils se retireraient : les instances de Cécile et de nouvelles considérations où il trouva la preuve qu'il serait plus utile à ses amis en restant en France qu'en les suivant en Amérique, le forcèrent à renoncer à ce projet.

Après un séjour d'une semaine à Paimbœuf, pendant lequel Charles

s'occupa de tous les détails de l'embarquement, Cécile et sa fille, Anatole et le fidèle Lambert montèrent à bord du navire les *Trois-Frères* en chargement pour Boston. Quelque pénible que fût une séparation dont il était si difficile d'assigner le terme, on peut aisément s'en faire une idée; mais comment peindre le désespoir de cette bonne nourrice, dont l'attachement pour Nathalie ne pouvait être égalé que par celui de sa mère! Cette excellente femme voulait les suivre au - delà des mers, et il fallut lui rappeler que son abandon pouvait causer la mort de son mari, pour la déterminer à retourner dans son

pays , comblée des bienfaits de Cécile.

« Le 5 du mois de février 1788, le navire mit à la voile, et après une heureuse traversée de trente-trois jours, nos jeunes voyageurs arrivèrent à Boston, où leur premier soin fut de faire bénir leur union par un prêtre catholique. »

L'existence industrielle et commerciale des cités américaines avait peu de charmes pour la brillante imagination d'Anatole. À peine sortie des langes de son indépendance, l'Amérique était trop fière d'avoir reconquis ses droits, pour ne pas craindre de les compromettre en se livrant aux habitudes d'un luxe

dangereux pour les monarchies , et mortel pour les républiques. Ce n'étaient point le luxe , la pompe de la civilisation européenne qu'Anatole et son amie venaient demander à l'Amérique affranchie ; mais ce n'était pas non plus cette vie monotone d'une activité toute matérielle , qui renferme l'homme dans un cercle de travaux physiques , et constitue des sociétés humaines sur le plan d'un royaume d'abeilles ou d'une république de castors. Ce qu'ils voulaient c'était une aimable solitude où ils pussent embellir la nature sauvage ; c'était une habitation riante et commode où ils pussent , en réunissant leurs vœux et leurs

souvenirs , se composer un bonheur placé si haut que le sort même n'y pût atteindre.

« Après d'assez longues recherches , Anatole trouva sur les bords de la Susquehanna , dans la Pensylvanie , un lieu tel que son imagination le lui avait offert.

» Il y conduisit Cécile (qu'il avait laissée à Philadelphie pendant ses courses) , pour qu'elle choisît elle-même l'emplacement de leur future habitation. Deux forêts primitives , situées sur deux collines , descendent l'une vers l'autre par une pente très-douce , et laissent entre elles une vaste et riante vallée. La Susquehanna , fleuve d'abord très-impétueux , après

avoir roulé ses eaux mugissantes sur les rochers qui hérissent le fond de la vallée, précipite son cours et vient s'y briser en cataracte : après tant de furie, le fleuve étend dans la plaine la nappe limpide de ses ondes dont la fuite s'annonce à peine par un léger murmure. Cette situation parut charmante à Cécile qui dit à son ami : « Vois, Anatole, n'est-ce pas l'image de notre vie, orageuse avant la cataracte, paisible ensuite et obscure ? »

» Le lieu choisi, Anatole en fit l'acquisition et s'empressa de louer à Boston et à Philadelphie les bras nécessaires aux travaux qu'il fit aussitôt commencer. Il surveillait les

ouvriers , traçait le plan du verger et jetait les fondemens de l'habitation principale que Cécile avait déjà nommée *Beauvoir*.

» Trois malheureux Écossais chassés de leur pays pour avoir manifesté de l'attachement à la cause perdue des Stuarts ; deux Irlandais plus malheureux encore , qui , privés dans leur patrie de leurs droits politiques , avaient été chercher dans l'Amérique la liberté de dire leur chapelet et de prier Dieu en latin , obtinrent d'Anatole l'autorisation de venir s'établir dans les limites de son domaine. Devenu , sans le savoir , fondateur d'une petite colonie , il partagea entre ces pauvres exilés

les terres dont il n'avait pas besoin et qui lui avaient été vendues à très-bas prix. Bientôt la hache, la bêche et le soc entr'ouvrirent pour la première fois le sein de cette terre virginale, et Anatole trouva le prix de ses bienfaits envers ses nouveaux concitoyens, dans les services qu'ils s'empressèrent de lui rendre.

» C'était un singulier spectacle que cette activité de quelques hommes accourus des points les plus éloignés du globe, pour jouir, au fond d'un désert, de la liberté de conscience dont la société civilisée leur avait fait un crime. Anatole qui se trouvait le chef naturel de Beauvoir

exerça sans pompe cette paisible magistrature. »

Je commencerais un nouvel ouvrage, si j'entreprenais de soumettre à l'exactitude d'une description détaillée le genre de vie que la famille du sauvage Anatole menait dans ces solitudes. Les travaux champêtres, les jouissances paisibles se succédaient par un contraste qui en relevait le prix mutuel. Il y a aussi une sorte de contentement inspiré par la grande régularité de l'existence, et cette satisfaction pure, née d'un emploi complet de toutes les heures de la journée, est plus durable et plus profonde que celle dont nos passions et nos voluptés

nous apportent l'ivresse passagère. Ajoutons que peu de cœurs savent trouver dans leur propre fonds cette source intarissable de consolations et de joies.

Anatole et sa douce compagne , bien qu'e livrés en proie au souffle dévorant de la passion qui avait tourmenté leur première jeunesse , n'avaient point reçu l'atteinte de ces habitudes de frivolité qui absorbent la vie et l'épongent , si j'ose parler ainsi ; à mesure qu'elle s'écoule. Le tourbillon des mœurs brillantes et légères avait roulé près d'eux sans les entraîner , et l'espèce d'ingénuité qu'avait conservée leur esprit ne repoussait point

avec dédain les travaux et les plaisirs naïfs de la nouvelle colonie.

La nature que tant de déclamateurs nous ont fait méconnaître, par les travestissemens dont ils la couvraient , était la seule dispensatrice des heures de nos colons. « A peine la hulotte bleue de l'Amérique , en voltigeant au-dessus des forêts , avait annoncé le réveil du jour, chacun était à l'ouvrage , sous la direction de Lambert que l'on avait reconnu comme inspecteur des travaux. Les uns élargissaient le bassin où tombaient les eaux du fleuve, afin de prévenir les inondations que la crue subite de ces eaux n'aurait pas manqué de causer. Anatole en per-

sonne allait diriger les travailleurs : sa voix ranimait l'activité, encourageait l'industrie, prêtait de nouvelles forces aux moins robustes, indiquait des ressources ou des expédients contre les obstacles qu'il fallait vaincre. A neuf heures, le premier repas était annoncé par le son, non d'une triste cloche, dont le bruit aigre rappelle des idées de destruction, mais d'un cor de chasse employé par les Canadiens et qui fait retentir au loin les forêts de sa fanfare éclatante. Chacun après le premier repas commençait les travaux de défrichement et de jardinage. Le soir arrivait; on battait les bois voisins pour fournir à la nour-

riture des jours suivans , par les produits d'une chasse toujours abondante dans des forêts dont les détonations de la poudre n'avaient jamais troublé le silence. »

Ainsi se mariaient, chez les habitans de Beauvoir , l'ordre et l'indépendance : chacun contribuant au bien commun , partageait l'aisance de tous ; et ce problème insoluble de la politique, l'intérêt de la république naissante se trouvait l'avoir résolu , en soumettant à une règle unique le libre développement des facultés de chacun.

Montesquieu a fait remarquer que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; pour retentir dans la pos-

térité, les peuples comme les fleuves ont besoin d'être grossis et troublés par l'orage. Un cours paisible fait leur bonheur, mais ne fait pas leur gloire. Aussi très-peu de faits intéressans composent-ils les Annales de Beauvoir jusqu'au moment où la petite colonie eut à repousser les agressions de ses voisins.

Anatole, en adoptant les dispositions d'ordre que j'ai rapportées et qu'un frère Morave, long-temps admis par les Herhnutes d'Allemagne, lui avait communiquées, s'était bien gardé de bannir les fêtes et les divertissemens d'une société d'hommes laborieux réunis sous ses auspices.

« Dès qu'un travail important se trou-

vait terminé, ou une industrie nouvelle introduite, une journée était consacrée aux jeux et au repos ; on fixait, une semaine à l'avance, l'époque de ce délassement. Le bruit s'en répandait sur les rives de la Susquehanna, dont les habitans affluaient à Beauvoir et y apportaient, pour prix de l'hospitalité, des pelleteries et du vin. Les sauvages même de quelques tribus voisines venaient faire admirer leur adresse au jeu de paume et à la lutte, à laquelle s'exerçaient devant eux les hommes de la chair blanche.

» Quelquefois on voyait plusieurs de ces Indiens se grouper sous une touffe d'arbres, pour donner aux

colons une leçon de leur jeu favori, les osselets. Souvent aussi ils commençaient les jeux sauvages et les danses figurées de leur pays : véritable pantomime de la nature qui représente tour à tour un combat, une chasse, ou les agitations de l'amour. Ce sont des gestes qui parlent, des mouvemens qui peignent des idées : c'est à la fois de l'éloquence sans paroles, de la poésie en action, de l'art dramatique sans dialogue : peut-être doit-on regarder ces danses comme le premier pas de l'intelligence humaine dans la carrière des arts.

» Mais rien, au milieu des fêtes, des travaux de la colonie, au milieu

de ces délassemens et de ces occupations si naturelles et si douces, ne contribuait plus au bonheur des amans que le souvenir de leur vie passée. Ils se plaisaient à en reproduire l'image de toutes les manières; le soir, Cécile chantait, près du berceau de Nathalie, des vers qu'Anatole avait faits et qui reproduisaient les émotions dont ils avaient été si long-temps tourmentés en France. On choisissait une saison propice, pour aller explorer les rives magnifiques de la Susquehanna qui n'est navigable que sur une étendue de six lieues; le reste de son cours étant obstrué par les roches dont il est semé. La plus fréquente des ex-

cursions d'Anatole et de Cécile les conduisait à la cataracte , sinon la plus imposante , du moins la plus pittoresque de cette partie du monde ; chaque fois ils allaient admirer , sous une face nouvelle , le vaste torrent d'écume et d'eaux bondissantes , qui , sous ses aspects toujours changeans , et selon le point de vue sous lequel on le considère , offre tour à tour une nappe d'eau paisible , un voile épais de vapeurs qui reflètent l'arc-en-ciel dans leur humide tissu , et une épouvantable confusion d'arbres , de débris entraînés par les flots furieux. Un naturel du pays leur raconta l'histoire d'un suicide singulier , dont la tradition s'est per-

pétuée dans ces déserts. Un sauvage qui avait attaché son canot à la rive, au-dessus de la cataracte, à l'endroit où les flots sont paisibles, revenait de la chasse à sa cabane située devant cet endroit même. Les Indiens d'une tribu voisine l'avaient pillée, et sa femme et ses enfans, prisonniers de guerre, avaient été, selon l'usage, massacrés et dévorés par les vainqueurs. Saisi d'un désespoir muet, l'Indien détache le lien qui retenait son bateau à la rive, s'y jette, se couvre de son manteau d'élan, s'abandonne au cours des ondes, et va se briser contre les rocs qui déchirent et dispersent les débris de sa barque et de son cadavre.

La colonie de Beauvoir ne comptait pas un an d'existence, et chaque jour voyait s'accroître sa prospérité, lorsqu'une circonstance imprévue fut sur le point de la détruire : un Ecossais nommé Albyn , homme audacieux , d'une vigueur extraordinaire , se plaisait à s'engager , après les travaux du soir , dans ces forêts sans âge et presque sans limites , dont Beauvoir était entouré. Un jour il entraîna tous les colons dans une de ces expéditions qui lui valaient quelquefois la prise d'un bison ou d'un daim sauvage. Les indigènes de ces bois , qui faisaient partie de la tribu célèbre des Onéydas , s'étaient retirés à l'approche

des Européens : mais quand on les alla chercher dans leurs forêts et à l'ombre de leurs vieux chênes, de leurs immenses magnolias, ils jurèrent de faire résistance aux usurpateurs ; un premier combat eut lieu ; les sauvages furent dispersés ; mais les colons ne firent d'autres prisonniers qu'un jeune sauvage qu'ils emmenèrent avec eux.

» Anatole qui avait appris avec peine un combat qui pouvait avoir des suites si funestes au repos de la colonie, ordonna que l'on délivrât le jeune captif. Onantya, c'était le nom du sauvage, se croyait destiné au sort affreux des prisonniers, d'après le droit de guerre des nations bar-

bares : il fut bien étonné de se voir mis en liberté ; et les gestes du chef de la colonie et de ses concitoyens lui apprirent qu'il devait son salut à Anatole. Il se prosterna devant son libérateur, baisant ses pieds et ses mains, et prononçant dans l'idiome de son pays des remerciemens enthousiastes, dont la déclamation pouvait seule faire deviner le sens à celui qui en était l'objet : cette circonstance rétablit la paix avec les Onéydas.

» Beauvoir continuait à prospérer : à force de persévérance et d'activité, le jeune Français avait élevé, dans cette nouvelle Arcadie, huit chaumières environnées de bois et de terres labourables.

» Anatole avait voulu célébrer le double anniversaire de la naissance de Cécile et de la fondation de Beauvoir ; tous les colons depuis huit jours étaient occupés des préparatifs d'une fête dont Cécile était la seule qui ne fût pas prévenue : le 5 mai 1789, Anatole, à la tête des habitans de Beauvoir et d'une foule de sauvages Onéydas, conduite par le jeune Onanthya, vint chercher Cécile et Nathalie pour les conduire aux *Bruyères*. » Ce nom pourrait me dispenser de dire qu'Anatole, à l'insu de Cécile, avait fait construire à deux lieues de Beauvoir, et dans un site tout-à-fait semblable à celui dont il voulait rappeler le souvenir, une

espèce de donjon qui figurait grossièrement, par sa forme et ses principaux détails extérieurs, leur château de la Sologne et la fameuse tour des Archives. Les canots qui devaient remonter le cours de la Susquehanna, et conduire aux Bruyères la jeune châtelaine escortée des colons et des Onéydas, étaient pavoisés avec élégance ; celui qui lui était destiné avait reçu, de l'ingénieuse adresse des colons, la forme d'un berceau de fleurs.

« Rien de plus riant ni de plus pittoresque que ce voyage : le printemps expirait ; l'air était calme ; la température délicieuse. Les bateaux remontaient le cours de la Sus-

quehanna, qui se cachait entre deux rives couvertes de folle avoine, d'où des milliers d'oiseaux américains s'envolaient, au bruit de la rame qui frappait l'onde. Anatole et Cécile jouissaient de cette volupté profonde et douce qu'inspire une nature primitive et pittoresque aux âmes qui savent la sentir. Dans ces lieux où l'homme n'a pas encore tout usurpé, les forêts ont une plus fraîche verdure, et les arbres qui ombragent à la fois la rivière embarrassée de joncs et la nacelle du voyageur, comptent des siècles d'une existence que jamais la main de l'homme n'a pu ni protéger ni attaquer.... Quand les colons attei-

gnaient quelque petit village situé au milieu de cette nature féconde pleine de vigueur et de jeunesse, la scène devenait plus animée : de jeunes Canadiennes, dont la beauté piquante est si remarquable dans le premier âge, s'assemblaient sur la rive. Le son d'un cornet destiné à cet usage annonçait aux villageois l'arrivée de cette flotte, et les voyageurs, descendant au milieu des colons, allaient visiter ces cabanes, ces métairies et ces plantations, berceau peut-être de quelque cité fameuse par le commerce, la guerre ou les arts.

» L'installation de Cécile se fit au bruit des seuls instrumens que

l'on possédât ; on pense bien que le cornet canadien y jouait un grand rôle. Cécile, la fleur de ces déserts, transplantée par le sort loin de la civilisation dont elle avait toutes les grâces sans en avoir aucun vice , était portée, par les bras vigoureux de deux Onéydas , sur une espèce de trône de verdure. Elle n'eut que le temps de jeter un rapide coup-d'œil sur le séjour nouveau que l'attention délicate d'Anatole avait préparé pour elle ; ses yeux étaient pleins de larmes , et le sourire qui embellissait encore son charmant visage prouvait que ces pleurs avaient leur source dans le sentiment du bonheur présent, comparé

au souvenir des peines passées.

» Le bruit du tambour annonça que les jeux allaient commencer sur la pelouse qui faisait face au château rustique dont les colonnades, formées de simples troncs d'arbres, imitaient grossièrement les pompes architecturales du château européen. Anatole, Cécile et Nathalie, assis ensemble sous le portique du château des Bruyères, contemplèrent le curieux spectacle qui s'offrait à leurs regards. Plusieurs bijoux placés aux pieds de Nathalie, devaient être distribués à ceux qui vaincraient dans les jeux. Chacun des joueurs portait au bras gauche un ruban bleu pour distinguer des

simples spectateurs les concurrens aux prix de la journée. Les sauvages Onéydas , dont la fierté dédaigne ordinairement les divertissemens des hommes de la chair blanche, consentirent à faire partie des joueurs. Onanthya , que la reconnaissance attachait à son libérateur Anatole , avait rassuré les hommes de sa tribu, qui dans cette fête solennelle voulait jurer l'alliance éternelle avec la colonie ; et fumer le calumet de paix. Précédé de trois jongleurs , Onanthya jura la parole, dans son langage auquel nul des colons ne comprit rien , mais dont chacun devina le sens et applaudit l'intention. Alors les Indiens mêlés aux colons,

déposant leurs haches en un faisceau, entonnèrent le chant de la paix.

» Le jeu de balle commença ensuite; réunis et formant un cercle, les Indiens et les colons chassèrent, rechassèrent, et pendant une heure firent voler à travers l'espace la balle toujours bondissante. Le prix devait appartenir à celui qui aurait montré à ce jeu le plus d'adresse. Toutes les voix nommèrent Onanthy, auquel Cécile remit, par les mains de la petite Natalie, un collier d'acier et d'or, ornement favori des sauvages, et dont le jeune vainqueur se hâta de se parer. Un festin, pris sous une grande futaie, au bord

d'une eau courante, interrompit les jeux : rien ne peut égaler la grâce naïve de Cécile, si ce n'est la joie bruyante et la vive allégresse des convives, quand sa blanche main remplissait les coupes.

» Après le repas, les femmes indiennes exécutèrent autour de Cécile une danse du pays, qui représentait une chasse; et le combat de la course commença ensuite : un Anglais fut vainqueur. Le prix de l'arc fut ensuite adjugé à Anatole lui-même, qui frappa d'une flèche un pélican rouge au sommet d'un pin. Le soleil se couchait, et de grandes toiles attachées aux branches des arbres servirent à dresser

des tentes, sous lesquelles les colons et les sauvages s'endormirent, fatigués des plaisirs et des travaux du jour.

» Cécile retrouva dans le donjon, qu'elle examina en détail, tous les meubles qui ornaient son ancienne chambre des Bruyères. Le berceau de Nathalie y occupait une place; l'illusion la plus douce la reportait aux lieux qu'elle avait embellis aux premiers jours de sa jeunesse. Les voluptés brûlantes que donne l'amour, quand il s'environne de dangers et de mystères, que suivent les regrets et les douleurs, valent-elles cette nuit de la jeune épouse, près du berceau de sa fille livrée au plus doux som-

meil, au milieu de souvenirs charmans, et dans les bras d'un époux qui n'aimait qu'elle, dont elle était la vie, et pour qui elle avait tout sacrifié au monde?

» Le matin suivant, Anatole fit observer à son amie toutes les particularités du nouveau séjour qu'il avait créé pour elle. Tout y rappelait quelque souvenir tendre et passionné de la vie des deux amans. Cette roche était celle de la *séparation*; ce berceau, protégé par un gros arbre, était celui *du rendez-vous*, et reportait l'imagination des époux vers cette époque de douleur et d'amour à laquelle ils venaient à peine d'échapper.

» Les jeux continuèrent le lendemain et le surlendemain ; et pendant que la révolution ébranlait l'Europe, les éclats d'une joie naïve faisaient retentir ces lieux sauvages, où l'on ne connaissait ni tiers-état, ni noblesse, ni balance de pouvoir, ni bureaux, ni ministère.

» Vers la fin du troisième jour, un jeune Indien Onéyda, s'avancant au milieu de l'arène, fit entendre qu'il voulait parler. Son discours, accompagné de gestes, ne fut point compris entièrement des colons ; seulement on crut deviner, à travers cette pantomime un peu obscure, que l'Indien voulait indiquer un malheur dont la colonie devait bientôt être menacée ;

que ce malheur, quel qu'il fût, viendrait des forêts occidentales, et que la nation des Onéydas défendrait ses nouveaux amis avec toute la vaillance et tout le dévouement dont elle était capable. Après avoir parlé, il jeta devant lui deux colliers blancs et un rouge, en gage de paix, d'alliance et de serment.

» Le quatrième jour, les colons retournèrent à Beauvoir avec Onanthya qui ne quittait plus Anatole. Beauvoir commençait à offrir cet aspect de demi-civilisation mêlé à une nature encore sauvage qui a beaucoup de charmes et d'originalité. Au-dessus des grands arbres, dont le tronc caverneux attestait

qu'ils avaient vu passer et s'éteindre trente générations, s'élevait la fumée des chaumières. Les coups de la coguee, le tintement de la clochette, l'aboïement de chiens, se joignaient aux cris de l'oiseau moqueur, au fracas de la cataracte, et à tous les bruits de la solitude qui ne ressemblent à aucun des bruits que répètent les échos de nos sociétés civilisées. Les animaux des bois, enhardis par une longue possession de ces domaines, et qui n'avaient encore aucune défiance de l'homme, saluaient leurs hôtes inconnus. L'aspect de la plus opulente habitation, au milieu des jardins les plus artistement dessinés, n'offrit jamais rien

d'aussi délicieux , pour l'imagination et pour la pensée , que cette nature vierge , combattue et embellie par un commencement de culture. Le philosophe découvre dans ces fermes isolées l'avenir d'une civilisation riche, brillante, industrielle. Ce germe de colonie se développe et grandit à ses regards : le bonheur , l'aisance , le luxe , les délicatesses de la vie , habiteront ce sol , naguère hérissé de ronces et chargé des débris d'une végétation qui remonte aux premiers jours du globe. La puissance des arts , la richesse et le vice , auront une progression égale et infinie ; et peut-être cette faible bourgade devenue la capitale d'une province , un jour ,

épouvantée par des crimes nés de son opulence , sera-t-elle forcée de regretter le temps d'innocence et de pauvreté où elle se composait de quelques chaumières de sapin, bâties sur le bord du fleuve.

» Les jours , les mois s'écoulèrent. Bientôt les canots des habitans de Beauvoir, voguant sur l'Ohio et la Susquehanna , allèrent porter aux marchés voisins les productions d'un sol fertile et d'une culture persévérante ; productions qu'ils échangeaient contre des denrées plus chères , des semences exotiques ou des instrumens d'agriculture. Le sauvage Onanthya, chaque jour plus reconnaissant envers son bienfai-

teur Anatole, revint de temps en temps le visiter dans sa chaumière et l'aider dans ses travaux. Ce jeune sauvage était vigoureux, agile et intelligent. Une amitié tendre l'unit bientôt à la famille d'Anatole. Tantôt il apportait de belles peaux d'hermine blanche pour en garnir la couche de la petite Nathalie, tantôt de la mousse de cyprès dont le duvet forme des oreillers plus doux que le duvet du cygne, tantôt des graines rouges et noires qui, placées alternativement et suspendues par un fil de soie, composent un collier naturel de la plus grande élégance. De concert avec Anatole, il employait sa force à saper et à

abattre les plus gros arbres , et pendant des journées entières il se plaisait à répéter les noms français des objets, et s'instruisait ainsi, par l'instinct de l'amitié, à parler la langue la plus élégante de l'Europe ; mais l'humeur sauvage de sa tribu n'était pas effacée chez lui : après avoir paru sous le toit de l'homme civilisé, ce jeune enfant des déserts jetait de nouveau sur ses épaules nues et brunies par le soleil la peau de loup qui lui servait de vêtement unique ; il laçait ses mocassins rouges , entonnait le chant du départ , s'élançait comme le faon sauvage dans ses bois natifs, et s'y enfonceait pour ne se montrer de nouveau que quel-

ques semaines ou quelques mois plus tard. Peu de jours suffisaient pour le porter aux limites les plus reculées de ces solitudes : à travers ces forêts sans route, le seul instinct le dirigeait sans jamais l'égarer. La mousse rougeâtre des arbres, l'aspect des cieux, les nuances de verdure lui indiquaient le chemin qu'il avait à suivre : plus rapprochés de la nature, on dirait que ces hommes primitifs sont encore identifiés à elle et à ses ouvrages ; elle a pour eux un langage que l'homme des villes ne connaît plus ; ils entendent clairement cette voix mystérieuse, dont les accens n'ont de sens que pour eux seuls. »

Cependant le bonheur de la nouvelle colonie commençait à la rendre célèbre; et quelques nouveaux colons se joignirent aux fondateurs; c'étaient, comme les premiers, des hommes chassés de leur pays par le malheur et par la méchanceté de leurs concitoyens. Un Anglais qui avait été condamné à l'exportation pour avoir mal parlé d'un pair d'Angleterre, contre la loi du *scandalum magnatum*; un Espagnol que l'inquisition poursuivait; plusieurs émigrés français; deux Italiens que Rome papale bannissait; enfin un jeune Grec, échappé aux bourreaux d'un pacha, se réunirent dans cette terre de refuge, qui semblait devoir

servir de port commun à toutes les infortunes. Tous ces hommes de nations diverses, jadis ennemies, ne formaient plus, auprès de la Susquehanna, qu'une petite nation heureuse et unie; occupée de l'exploitation difficile d'un terrain vierge, elle oubliait le sang et les larmes dont l'Europe était couverte; car au moment où Beauvoir commençait à fleurir, la révolution, comme je l'ai dit plus haut, éclatait avec toute sa violence, la bannière de la liberté flottait au milieu de l'orage, plantée sur des amas de mourans et de morts; et l'écho lointain des triomphes et des fureurs de l'ancienne société civilisée venait épou-

vanter les citoyens libres et simples de ces solitudes transatlantiques.

Satisfaits d'une vie qui leur offrait peu de jouissances de vanité ou de luxe et beaucoup de plaisirs du cœur , Anatole et Cécile élevaient la jeune Nathalie qui entrait dans sa quatrième année. C'était la plus charmante des enfans, et les colons avaient raison de la nommer *la Rose de la Susquehanna* ; un mélange indéfinissable de la naïveté champêtre et de la finesse, de la grâce , de l'élégance qui appartenaient à sa mère , la caractérisait déjà. Il fallait la voir , sur les genoux d'Anatole qui partageait ses plaisirs avant de partager

ses travaux , enchanter son cœur paternel par mille séductions innocentes , par mille jeux enfans , dont l'attrait se sent et ne peut se décrire. La religion inspirée par une vie simple au sein d'une belle nature , était la seule dont sa mère lui donnât l'idée. Elle la faisait prier en joignant ses petites mains , pour les hommes qui aiment l'humanité et surtout pour son père. Une négresse qu'Anatole avait achetée et affranchie, se chargeait des soins du ménage : chaque jour de nouveaux fruits , de nouvelles plantations , un surcroît d'abondance et d'aisance , comblaient les vœux de la famille.

A mesure que Nathalie croissait en

grâce et en beauté, Onanthya semblait s'attacher plus vivement à ses parens et à elle : il perdait quelques-uns de ses goûts sauvages ; il acceptait quelques-unes des marques de la civilisation. Anatole admirait la reconnaissance, le bon cœur, l'intelligence de ce sauvage qui n'avait pas dix-huit ans, et dont la vigueur morale et physique lui avait mérité le nom glorieux d'aigle de sa tribu. Cécile elle-même lui apprenait à prononcer les mots français les plus difficiles, et recevait de lui, en récompense, des présens tels que cet enfant des bois pouvait les offrir, des fleurs du désert, des nids d'oiseaux et des tissus.

Les Indiens, séduits par la bonté céleste de Cécile , pensaient qu'un ange leur avait été envoyé des régions des ames par-delà le grand abîme; et le charme de la beauté et de la grâce, celui surtout de ses charitables vertus, captivaient les cœurs farouches des plus indomptables Onéydas. De-là une alliance étroite et une véritable amitié entre ces derniers et les colons. Si les hommes de l'Europe l'emportaient dans l'emploi des ressources industrielles , s'ils connaissaient des moyens de tromper ou de vaincre la nature, que la simplicité indienne n'avait pas soupçonnés, en revanche la parfaite connaissance des localités et

l'adresse des sauvages rendaient , en beaucoup de circonstances , leur secours très-utile à la colonie. Les rares maladies qui attaquent la vie du sauvage trouvaient dans la maison de Cécile des remèdes préparés par elle ; aidée de Lambert, elle avait établi, dans une partie isolée du bâtiment, un petit laboratoire où son domestique l'aidait à garnir de médicamens simples et utiles cette petite pharmacie. On peut juger de la reconnaissance et presque de l'idolâtrie des Indiens pour la femme d'Anatole, et du bonheur que son ame devait au sentiment d'être aimée et de rendre tant de cœurs heureux.

J'ai rapidement esquissé les jeux, les occupations, l'histoire enfin de cette heureuse colonie, où un philosophe n'eût trouvé, comme dans les grandes villes, ni les affreuses extrémités de la misère accouplées, pour ainsi dire, aux extrémités du luxe; ni la pompe et la barbarie des sentences judiciaires et sanglantes; ni la grandeur des palais à côté de la misère des échoppes. Anatole exerçait dans ce lieu désert une espèce de souveraineté républicaine dont Cécile tempérerait quelquefois la rigueur nécessaire; juge et patriarche plutôt que gouverneur ou roi, il abandonnait d'ailleurs à l'intérêt bien entendu de chacun des

colons, l'administration et la police de la colonie. Les exilés étaient trop exclusivement occupés du soin de cultiver la terre et de la féconder, pour se diviser eux-mêmes en factions ennemies ; et l'aisance qui commençait à se faire sentir à Beauvoir, les mariages qui en augmentaient la population, l'industrie active et perpétuelle qui en accroissait le bien-être, donnaient à cette vallée une physionomie à la fois agricole, champêtre et élégante, qui charmait les regards et la pensée.

Cécile et Anatole ne donnaient de regrets qu'à leurs amis d'Europe : ils regrettaient peu d'ailleurs l'existence brillante des villes du vieux

continent. Ils se croyaient heureux , lorsque le contre-coup des troubles européens fut sur le point de détruire leurs toits paisibles et tout l'édifice de leur bonheur. L'influence mystérieuse de la politique des nations les plus éloignées devait attaquer au sein des déserts cette république naissante et innocente , composée par le hasard et fondée par de malheureux fugitifs. L'Angleterre, forcée de reconnaître enfin l'indépendance américaine , s'était lâchement vengée de son ancienne colonie , en lançant contre elle des hordes sauvages qui portaient le fer et la flamme dans les villages des États-Unis , les plus éloignés du cen-

tre et les plus difficiles à protéger.

On avait redouté l'existence et envié la rapide prospérité de la colonie de Beauvoir ; des envoyés anglais étaient venus semer l'alarme parmi les tribus sauvages des environs. Les Chicawhaws, tribu ennemie des Onéydas, avaient cédé aux suggestions des Anglais et s'étaient déterminés à attaquer la colonie. Ce projet, depuis long-temps médité, avait été annoncé par un jeune chef Onéyda, aux colons assemblés, le troisième jour des jeux ; mais l'ignorance de la langue des sauvages n'avait pu donner, sur les faits que ce discours contenait, aucune lumière positive. Enfin le jour du

danger approcha, et les Onéydas, fidèles à leur alliance, revinrent, sous la conduite du même chef et d'Onanthya, protéger la colonie et Cécile. Cette dernière était restée aux Bruyères avec Nathalie et Lambert, lorsque le son de la conque et les pas des Indiens retentirent dans les forêts. Une foule d'Onéydas remplit bientôt le vallon ; et les colons étant accourus pour les recevoir, le jeune chef prit la parole et prononça ces mots, qu'Onanthya, dans son langage à demi-barbare, interpréta à peu près ainsi :

« Hommes de la chair blanche, nous n'avons pas coutume de verser beaucoup de paroles ni beau-

coup de larmes. Vous êtes faibles et en petit nombre. Nous avons planté avec vous l'arbre d'une amitié éternelle. Le génie du mal vous menace. Nous venons secourir vos bras et frapper vos ennemis au cœur.

» Apprenez que , vers la troisième lune des dernières neiges , deux hommes de chair blanche sont venus fumer avec notre tribu le calumet de paix. Ils nous ont apporté des colliers , des pierreries , des haches et de la liqueur de feu. Ils nous ont dit que nous ne devions pas laisser profaner les os de nos pères par des barbares ; et que l'intention de votre Grand-Soleil (vo-

tre Roi) était de nous chasser à jamais de la possession *de nos solitudes*.

» Nous n'avons pas voulu les écouter, nous avons lu dans vos cœurs ; mais les Chicawhaws sont une nation dure et féroce. Leurs sachems (leurs sages) ont délibéré entre eux. Déjà quelques combats avaient excité, contre vos paisibles huttes, le courroux de cette tribu, et si elle n'eût tremblé devant la vengeance des Onéydas, elle eût débordé comme un torrent dans votre vallée. Mais les paroles et l'alliance des guerriers anglais rendirent le courage à ces cœurs de lièvre, et les conseils des deux hommes de la chair blan-

che prévalurent parmi eux. Ils résolurent de livrer à votre colonie une guerre de lions affamés ou de tigres rugissans , et d'en cacher l'intention avec tout le secret des renards.

Un grand rocher s'élève aux bords de l'abîme des ames (l'Océan) c'est sous ce rocher que la mer s'engouffre dans une caverne profonde, où les canots peuvent entrer et où les tribus ne sont convoquées que dans les momens des plus grands dangers. Ce fut là que la voix de nos vieillards nous ordonna de nous réunir , pour méditer ensemble , guerriers et sachems , ce que nous avions à faire pour détruire les nou-

velles habitations qui menaçaient notre indépendance.

» Nos canots entrèrent sous ces roches stériles dont nos torches ne pouvaient dissiper les ténèbres épaisses : au fond se trouve une hutte de la prière , consacrée par six Manitous puissans , qui élèvent du sein des eaux et de la nuit , leurs formes épouvantables ; on y fit des cérémonies que je ne puis révéler ; ma bouche , parjure au serment du silence , se collerait contre mon palais. Enfin , l'assemblée tenue dans les entrailles de la terre a décidé que Beauvoir n'existerait plus , le troisième soleil après celui où je te parle.

» Tel était l'avis des Chicawhaws et de la majorité des tribus : mais la voix des Onéydas a retenti. Les accens de leur colère ont ébranlé les vieux portiques de ces cavernes. Ils ont représenté que votre vie était paisible , que vos huttes n'étaient habitées que par de bons génies , et que les Onéydas , ayant juré aux colons paix et alliance, les défendraient jusqu'au dernier souffle. J'ai dit. »

Onanthya, prenant ensuite la parole , s'adressa au chef de la colonie :

« Tu ne diras pas que le cœur d'Onanthya est sans reconnaissance; tu m'as sauvé; tu es mon frère; j'ai

bu la coupe de ta cabane; j'ai pris ta petite fille dans mes bras, et je l'ai balancée, suspendue aux longs rameaux du chèvre-feuille. Voici le malheur qui approche. Il y a un nuage terrible à l'horizon; tu le crois une vapeur faible et légère : en peu d'heures il deviendra redoutable. Nous avons traversé le désert plus rapidement que les chevreuils ne traversent la savane; et vous êtes avertis; invoquons le dieu de la guerre et défendons-nous. »

— Les colons, avertis du danger par la généreuse amitié des Indiens, prirent sous la direction d'Anatole toutes les mesures nécessaires à leur sûreté. Onanthya partit pour le

fort Meschawas où se trouvaient une garnison américaine et des secours pour la colonie. Anatole fit construire à la hâte des espèces de fortifications improvisées, et élever une digue assez puissante pour que ses mardiers, en retombant l'un sur l'autre, arrêtaient le cours des eaux, et, en inondant le terrain, opposassent aux ennemis un nouvel obstacle. Dans le dénuement d'armes offensives et défensives où se trouvait la colonie, on fit usage de tout ce qui pouvait se changer en instrumens de destruction ou de rempart contre les agresseurs.

Un détachement d'Indiens donnés à Cécile se rendirent aux Bruyè-

res, conduits par Anatole qui leur avait recommandé de ne point avertir sa femme du péril de la colonie. En effet, ils se livrèrent à leurs jeux accoutumés avec cette sérénité que les stoïques de la vie sauvage portent dans toutes les actions de leur vie et qu'ils conservent dans tous les dangers.

L'arrivée de quelques troupes provinciales, jointe aux efforts d'Anatole et surtout au dévouement d'Onanthya, dispersa en peu de temps les Chicawhaws qui n'osèrent plus reparaitre ni inquiéter la colonie. Onanthya avait reçu une blessure grave à la cuisse. La colonie lui devait beaucoup : car c'était lui

qui , après avoir secouru Anatole dans les préparatifs de défense , avait en peu d'heures traversé le désert pour avertir les Américains du danger qui planait sur la colonie. Il était revenu concourir à la défense de Beauvoir avec la même célérité : la reconnaissance , dont les sophismes de l'homme civilisé le débarrassent aisément , est une vertu d'instinct pour l'homme sauvage.

Cécile n'avait point appris les dangers que son mari avait courus , et au moment où elle reparut à Beauvoir , les colons et les Onéydas groupés sur le gazon , se reposant de leurs fatigues , chantaient , après le

repas , l'hymne joyeux de la victoire. La paix régna de nouveau dans la vallée.

Un soir , à cette heure voluptueuse et mélancolique , où l'amour devient plus tendre et la joie plus rêveuse , les heureux époux parcouraient ensemble le verger qui se trouvait derrière leur habitation ; le doux épanchement d'un bonheur mutuel remplissait leurs discours et leurs ames. Un Indien , couvert de sueur et haletant de fatigue , franchit d'un seul bond la haie qui séparait le verger de la forêt , et se précipite aux pieds d'Anatole ; c'était un des Onéydas alliés de Beauvoir , qui apportait ,

avec la rapidité d'un enfant des bois, une lettre dont on l'avait chargé au fort Meschawas. Anatole reconnut la main de son ami, et brisant le cachet avec vivacité, il lut ce qui suit :

CHARLES A ANATOLE.

« Reviens , mon ami, reviens, il en est temps ; le combat entre le droit et le privilége , entre la liberté et la licence est fortement engagé ; il y a danger pour l'homme de bien dans cette lutte terrible ; c'est pour cela même que tu ne dois pas en ce moment rester éloigné de ta patrie.

» Trône, Eglise, institutions monarchiques, tout s'écroule à la fois; le passé s'efface, un monde nouveau renaît des cendres brûlantes de l'ancien. Tu sais que dans nos entretiens nous avons souvent agité la question de savoir combien de temps pouvait subsister une monarchie au milieu des élémens oligarchiques et démocratiques où la nôtre se trouvait placée : eh bien, mon cher Anatole, comme je l'avais prévu, ces élémens, échauffés, agités en tout sens, ont produit une combustion spontanée; l'incendie est devenu général, et déjà l'on ne s'occupe plus qu'à limiter ses ravages. Je dois avouer qu'il est à craindre qu'on ne se rende maître

du feu qu'après de bien grands sacrifices; les plus sages et les plus habiles pourront fort bien périr sous les débris, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans cette conflagration universelle une chance de développement pour les hommes d'un grand caractère. Reviens donc au moment où les talens se classent, où les hommes peuvent servir leur pays avec éclat et avec gloire. Ai-je besoin de te parler de moi? de te dire que le seul bien qui manque à ma vie, c'est de te presser sur mon cœur, et de revoir Cécile, cette douce compagne de tes adversités, et qui l'est aujourd'hui de ton bonheur?

» *P. S.* Ci-joint une lettre pour MM. Davisson de New-Yorck, chez qui tu trouveras les fonds dont tu peux avoir besoin pour ton retour.»

Trois mois après la réception de cette lettre, Anatole et Cécile étaient de retour en France; et la même maison réunissait, à Paris, Charles d'Epival, devenu l'époux de madame de Neuville, et les exilés des rives de la Susquehanna. Ce qu'ils devinrent dans le cours d'une révolution où Charles et Anatole jouèrent un si grand rôle, c'est d'eux seuls qu'on l'apprendra dans les Mémoires dont M. de Césane occupe sa vieillesse.

Quant à la petite colonie de Beauvoir, après une prospérité de dix années, et déjà parvenue à la dignité d'un bourg, elle fut détruite par le fameux Brandt, Indien civilisé par les Anglais, qui, mêlant à la politique de ses maîtres, la férocité des cannibales ses aïeux, couvrit de cendres et de cadavres, en 1799, les bords rians et fertiles de la Susquehanna.

FIN.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LETTRE CVI. — Lambert à Charles d'Épival.	1
LETTRE CVII. — Charles d'Épival à madame de Neuville.	19
LETTRE CVIII. — Anatole à madame de Neuville.	33
LETTRE CIX. — Charles d'Épival à madame de Neuville.	39
LETTRE CX. — Le même à la même.	60
LETTRE CXI. — Anatole à Cécile.	62
LETTRE CXII. — Cécile à Anatole.	68
LETTRE CXIII. — Charles à madame de Neuville.	72
LETTRE CXIV. — Anatole à Emilie de Neuville.	91
LETTRE CXV. — Cécile de Clénord à son père.	113
CONCLUSION.	121

TABLE

RAISONNÉE.



PREMIER VOLUME.

PRÉFACE.

Réflexions générales sur l'esprit littéraire de notre époque. — Pourquoi l'auteur a-t-il adopté la forme du roman épistolaire. — Comment s'est établi, chez les modernes, le succès des romans. — Le roman est le résultat définitif de la civilisation. — *Lesage*. — *Diderot*. — *Richardson*. — *Fielding*. — *Sterne*. — *J.-J. Rousseau*. — *Madame de Staël*. — *Goëthe*. — *Madame Krudener*. — *Madame Cottin*. — Du roman historique.

Madame de Genlis. — Walter Scott. —
Dernières réflexions sur le genre adopté.
— Cette Histoire et ces Lettres sont vé-
ritables.

LETTRE PREMIÈRE.

CÉCILE DE CLÉNORD A PAULINE D'AMERCOUR.

Elle ne sera jamais comtesse de Montford.

— Elle lui rappelle la vie du couvent. —

Elle attend son oncle Anatole.

LETTRE II.

ANATOLE DE CÉSANE AU CHEVALIER CHARLES
D'ÉPIVAL.

Il arrive. — Souvenir d'enfance. — Joie de
sa famille.

LETTRE III.

LE MÊME AU MÊME.

Portraits de son père ; de sa sœur ; de
Cécile. — Peinture de son bonheur.

LETTRE IV.

PAULINE D'AMERCOUR A CÉCILE.

Réflexions sur le mariage. — Un mari n'a pas besoin d'avoir quinze ans de plus que sa femme pour être du même âge. — Albert, frère de Cécile.

LETTRE V.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE
SA SŒUR.

Joie qu'elle éprouve. — Portrait d'Anatole. — Son caractère. — Surprise de Cécile. — Soupçons sur les vues de M. de Clénord. — La santé de Cécile l'inquiète. — Enigme.

LETTRE VI.

ANATOLE A CHARLES.

Projets de bonheur. — Description du cha-

teau de Beauvoir. — De la forêt. — Sépulture de famille. — Regrets.

LETTRE VII.

CHARLES A ANATOLE.

Il est heureux. — Réflexions. — Promesse d'une anecdote.

LETTRE VIII.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Histoire des deux amis.

LETTRE IX.

ANATOLE A CHARLES.

Emploi de son temps. — Il donne des leçons à Cécile. — Fréquentes promenades et conversations solitaires avec elle. — Société de madame de Clénord. — Le comte de Montford. — Anatole s'oppose à ce mariage.

LETTRE X.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Suite de l'Histoire des deux amis.

LETTRE XI.

CÉCILE A PAULINE.

Portrait d'Anatole. — Ses connaissances. —

Il paraît ne pas estimer les femmes. —

Pourquoi. — Aversion de Cécile pour le comte de Montford.

LETTRE XII.

CHARLES A ANATOLE.

Histoire d'un testament. — Dîner plaisant.

— Générosité de Charles.

LETTRE XIII.

ANATOLE A CHARLES.

Intérieur d'une famille. — Nouveau portrait de Cécile ; de M. de Clénord ; du comte.

LETTRE XIV.

PAULINE A CÉCILE.

Histoire d'Adine de Franval.

LETTRE XV.

MADAME DE NEUVILLE A MADAME DE CLÉNORD.

Sages conseils. — Le veuvage est un joli état. — Sa société est augmentée d'un encyclopédiste et d'un magnétiseur. — Tableau de la vie d'une femme du monde.

LETTRE XVI.

CHARLES A ANATOLE.

Il est ami sincère et moraliste sévère. — Prédications sur l'état du cœur d'Anatole.

LETTRE XVII.

ANATOLE A CHARLES.

Vie des champs. — Education de Cécile. —

Sa bibliothèque. — Elle est malade. —
Sa profonde sensibilité ; cause de ses
chagrins.

LETTRE XVIII.

LE MÊME AU MÊME.

Visite chez M. d'Amercour. — Pauline. —
Conversation au bord de l'eau. — Paral-
lèle de Pauline et de Cécile qui embellit
tous les jours. — Intrigues de société. —
Les Indiennes sont-elles fidèles ? — Allé-
gorie. — Bal. — Evénemens.

LETTRE XIX.

CÉCILE A PAULINE.

Réflexions sur l'Histoire d'Adine. — Elle
ne sera jamais au comte. — Elle entre
dans sa seizième année.

TOME SECOND.



LETTRE XX.

CHARLES A ANATOLE.

Il lui conseille de fuir ; il aime Cécile, et il en est aimé. — Réflexions sages et prudentes d'un ami.

LETTRE XXI.

LE COMTE DE MONTFORD AU DUC ***.

Il lui apprend son mariage avec Cécile. — C'est une mésalliance, il a besoin de la dot pour payer ses dettes.

LETTRE XXII.

PAULINE A CÉCILE.

Elle pense que l'amour est la cause des

chagrins et de la maladie de Cécile , elle ne connaît pas l'objet aimé. — Cécile est la *Sophie de l'Emile*. — Plaisanterie sur la passion d'Albert ; elle va quitter le couvent.

LETTRE XXIII.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Crainte sur Cécile. — Elle est mélancolique. — Fête. — Chute d'Anatole. — Evanouissement de Cécile. — Le danger augmente. — Trait de bienfaisance. — Anecdote.

LETTRE XXIV.

CHARLES A ANATOLE.

Caractère de son frère. — C'est le misanthrope. — Discussion sur l'infanticide. — Il faut mille fois moins de courage à une femme pour marcher au supplice que pour étouffer son enfant. — Projet de voyage.

LETTRE XXV.

ANATOLE A CHARLES.

Cécile est malade. — Résolution courageuse.

LETTRE XXVI.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Détails déchirans. — Dévouement d'Anatole. — Désespoir d'une mère.

LETTRE XXVII.

ANATOLE A CHARLES.

Il reste auprès de la malade. — Etat de son âme. — Billet de Cécile. — Réponse.

LETTRE XXVIII.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Continuation du même sujet. — Deuil général.

LETTRE XXIX.

CHARLES A ANATOLE.

Prédiction réalisée. — Combat entre l'amour et la raison.

LETTRE XXX.

CÉCILE A ANATOLE.

Tendre aveu. — Amour sublime. — Elle va mourir. — Jalousie. — Adieux touchans.

LETTRE XXXI.

ANATOLE A CÉCILE.

Joie de l'amant aimé. — Il lui ordonne de vivre.

LETTRE XXXII.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Continuation ; Cécile n'a plus qu'un jour à

vivre. — Adieux déchirans. — Soins d'Anatole. — Evanouissement. — Cécile est sauvée. — Actions de grâces. — Joie générale.

LETTRE XXXIII.

MADAME DE NEUVILLE A SA SOEUR.

Pressentimens. — Félicitations.

LETTRE XXXIV.

LE MÊME A LA MÊME.

Sermon à Saint-Sulpice. — Entorse. — Elle a vu Charles. — Portrait de ce nouveau *Grandisson*.

LETTRE XXXV.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Elle repousse ses pressentimens. — Souvenirs de jeunesse.

LETTRE XXXVI.

ANATOLE A CHARLES.

Il est aimé. — Il est fou de joie.

LETTRE XXXVII.

LE MÊME AU MÊME.

Entretien avec Cécile. — Plaisante aventure. — Bonheur partagé.

LETTRE XXXVIII.

CHARLES A ANATOLE.

Il l'éclaire sur sa situation. — Madame de Clénord n'aime pas les alliances entre parens. — Discussion.

LETTRE XXXIX.

LE MÊME AU MÊME.

Il est reçu chez madame de Neuville. — Son caractère. — Sa société. — Tendres entretiens.

LETTRE XL.

MADAME DE NEUVILLE A SA SOEUR.

Elle croit Charles épris d'elle. — Bosse bien faite. — Anecdote.

LETTRE XLI.

PAULINE A CÉCILE.

Elle a surpris son secret. — Dévouement de l'amitié.

LETTRE XLII.

ANATOLE A CHARLES.

Réunion de famille. — Partie d'échecs. —
Le comte de Montford a deviné son amour.

LETTRE XLIII.

LE MÊME AU MÊME.

Voyage à Chambord. — Dîner sur l'herbe.

— Visite au château. — Escalier à double rampe. — Cécile et lui s'égarent. — Premier baiser. — Moment critique. — Cécile est au moment de se précipiter. — Remords tardifs.

LETTRE XLIV.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Changement d'Anatole ; il est triste ; ne veut voir personne.

LETTRE XLV.

CHARLES A ANATOLE.

Anecdote tragique et allégorique.

LETTRE XLVI.

CÉCILE A PAULINE.

Elle ne peut vivre que pour Anatole. — Combats intérieurs.

TROISIÈME VOLUME.



LETTRE L.

MADAME DE NEUVILLE A SA SOEUR.

La femme propose, Dieu dispose. — Voyage empêché. — Elle aime Charles.

LETTRE LI.

PAULINE A CÉCILE.

Elle excuse la chute de Cécile, qu'elle a pressentie. — Elle voit Anatole. — Entretien muet avec lui.

LETTRE LII.

ANATOLE A CÉCILE.

Sa présence est indispensable à son bonheur. — Elle a voulu son départ. — Sou-

venirs de la nuit précédente. — Il brave l'avenir. — Il craint que sa lettre à Charles ne soit tombée entre les mains de madame de Neuville.

LETTRE LIII.

CÉCILE A ANATOLE.

Elle n'est plus la même. — Son ame s'élève avec le danger. — Elle cherche la solitude.

LETTRE LIV.

ANATOLE A CHARLES.

Rendez-vous avec Cécile dans un bois. — Contre-temps. — Entretien au clair de lune. — Siècles de plaisir dans une heure. — Cécile ne peut être son épouse.

LETTRE LV.

FRAGMENS DES TABLETTES D'ANATOLE.

Visite nocturne. — Escalade. — Mystères de l'amour.

LETTRE LVI.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Retour de M. de Clénord. — Il veut forcer sa fille à épouser le comte. — Sa volonté s'irrite des obstacles. — Portrait d'un fat orgueilleux. — Craintes funestes.

LETTRE LVII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES.

Indiscrétion. — Lettre ouverte. — Elle part.

LETTRE LVIII.

LA MÊME A ANATOLE.

Cécile lui a dévoilé son secret. — Reproches violens et tendres.

LETTRE LIX.

CÉCILE A ANATOLE.

Le crime est puni. — Tourmens de Cécile, elle est enceinte.

LETTRE LX.

ANATOLE A MADAME DE NEUVILLE.

Il est désespéré et veut fuir.

LETTRE LXI.

CHARLES A ANATOLE.

Scènes d'intérieur. — Mariage forcé. — Cet hymen est retardé jusqu'au retour des eaux.

LETTRE LXII.

CÉCILE A ANATOLE.

Elle part. — Pensée d'amour. — Pressentiment terrible. — Adieu solennel. — Post-scriptum de madame de Neuville.

LETTRE LXIII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES.

Voyage de Cécile. — Incident. — Rencontre

d'Anatole. — Scène sentimentale. — Anatole les accompagne jusqu'à Toulouse.

LETTRE LXIV.

CÉCILE A ANATOLE.

Elle est plus calme. — Arrivée à Bagnères ;
— description de Barèges. — Leur demeure.
— Société.

LETTRE LXV.

MADAME DE CLÉNORD A SA SOEUR.

Puissance de la religion. — Elle la console
dans son malheur. — Madame de Clénord
consulte son curé. — Billet à Cécile.

LETTRE LXVI.

CÉCILE A MADAME DE CLÉNORD.

Confession. — Déplorable mystère.

LETTRE LXVII.

ANATOLE A CHARLES.

Il se livre à l'étude. — Il veut faire un ou-

vrage intitulé : *De l'Homme et de sa véritable destination*. Plan de ce Traité moral et philosophique.

LETTRE LXVIII.

CHARLES A ANATOLE.

Post-scriptum à lire avant la lettre. —
 Réfutation de la lettre précédente. —
 Sénèque bien jugé par le seul Diderot.
 Etat moral de la France. — Une révolution se prépare. — Achat d'un vieux château. — Esprits qui reviennent. — Secret inconnu.

LETTRE LXIX.

CÉCILE A PAULINE.

Amitié éternelle. — Mystère profond.

LETTRE LXX.

ANATOLE A CÉCILE.

Ivresse du bonheur, elle habite la même

chambre qu'il habitait dix ans auparavant. — Description qu'il en donne. — Détails. — Passion violente.

LETTRE LXXI.

ANATOLE A CHARLES.

Suite de la discussion philosophique. — Les lettres de Cécile ont plus d'influence sur sa raison que la logique de Sénèque.

LETTRE LXXII.

CHARLES A ANATOLE.

Le système d'Anatole se réduit à ce peu de mots : *La providence est le nom de baptême du hasard.* — Réfutation solide.

LETTRE LXXIII.

CÉCILE A ANATOLE.

C'est la même chambre. — Bonheur inté-

rieur. — Elle va au cercle, effet quelle y produit. — Madame d'Houdetot. — Doux espoir.

LETTRE LXXIV.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES.

Déclaration faite avec un aimable engouement. — Tableau du cercle. — Madame d'Houdetot. — Détails sur cette aimable dame ; aveu singulier. — Liaison avec Saint-Lambert et Rousseau. — Leur séjour aux eaux est prolongé. — Le comte de Montford est le *roi des fats*.

LETTRE LXXV.

CÉCILE A ANATOLE.

La chapelle du rocher. — Histoire d'Emine.

LETTRE LXXVI.

LA MÊME AU MÊME.

Suite et fin de l'Histoire d'Emine. — Elle

est mère ; réflexions douces et mélancoliques. — Retour sur le passé.

LETTRE LXXVII.

CHARLES A MADAME DE NEUVILLE.

Démarches auprès de M. de Clénord. — Il demande pour Anatole la main de Cécile. — Refus cruel. — Elle est promise au comte de Montford. — Ce comte est d'origine bâtarde. — *Un roi de plus ne gâte rien dans une famille.* — Père dénaturé. — Maladie mortelle de madame de Clénord. — Anatole le plus malheureux des hommes.

QUATRIÈME VOLUME.



LETTRE LXXVIII.

ANATOLE A CÉCILE.

Il habite le vieux château des Bruyères. —

Nuit du 22 octobre. — Il a l'espérance d'être père. — Félicité suprême. — Tout dans leur amour est mystère et prédestination. — La soif de la vengeance le dévore. — Vie solitaire — Il a pris le nom de *Boyd*. — Espoir d'être réunis.

LETTRE LXXIX.

PAULINE A CÉCILE.

Ingénieux stratagème. — Amour innocent et naïf. — Dans les arrangemens de famille on oublie de consulter les intéressés. — Colère contre Montford.

LETTRE LXXX.

CÉCILE A SA MÈRE.

Vives alarmes. — Cruelle situation.

LETTRE LXXXI.

MADAME DE CLÉNORD A CÉCILE.

Elle est atteinte d'une maladie incurable. — Elle lui promet son appui.

LETTRE LXXXII.

MADAME DE NEUVILLE À CHARLES.

Événement prévu. — Naissance de Nathalie.
— Énergie et dignité de Cécile.

LETTRE LXXXIII.

CÉCILE À ANATOLE.

Lignes entrecoupées. — Elle va mourir. —
Elle vit pour l'aimer.

LETTRE LXXXIV.

ANATOLE À CÉCILE.

Joie d'un père. — Consolant avenir. — Il
promet l'histoire d'une aventure extraor-
dinaire.

LETTRE LXXXV.

LE MÊME À LA MÊME.

Traditions du pays. — Épreuve. — Visite

de la tour de l'Ouest. — Fantasmagorie.
— Chambre aux oubliettes. — Rencontre
imprévue. — Il trouve un manuscrit. —
Histoire de Philippe et de Bérengère.

LETTRE LXXXVI.

CHARLES D'ÉPIVAL A MADAME D'HOUDETOT,
POUR REMETTRE A MADAME DE NEUVILLE.

Mort de madame de Clénord. — Raisons se-
crètes de M. de Clénord pour cacher cet
événement. — L'exaltation d'Anatole est
à son comble.

LETTRE LXXXVII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES.

Cécile a voulu partir. — Voyage rapide. —
Arrivée à Blois. — Nouvelle foudroyante.
— Evanouissement.

LETTRE LXXXVIII.

LA MÊME AU MÊME.

Prêtre fanatique. — Promesse extorquée à une mourante. — Fuite de Cécile. — Lettre à sa tante ; elle est au couvent de Laguiche.

LETTRE LXXXIX.

CHARLES A SON FRÈRE VICTOR.

Anatole a perdu la raison. — Il est sans espoir.

LETTRE XC.

PAULINE A CÉCILE.

Tendres reproches. — Elle veut la voir et partager son sort, elle le demande au nom de l'amitié.

LETTRE XCI.

CÉCILE A PAULINE.

Elle a pris la résolution de se faire reli-

gieuse. — Elle connaît l'état d'Anatole.
— Elle dissuade Pauline de son dessein.

LETTRE XCII.

CHARLES A SON FRÈRE.

Continuation de la folie d'Anatole. — Il écrit ses Mémoires. — *Mémoires d'un Fou.*

LETTRE XCIII.

LE MÊME AU MÊME.

Suite d'un Journal d'un Fou. — *Conversation avec les Immortels.*

LETTRE XCIV.

LE MÊME AU MÊME.

Suites des Mémoires d'un Fou. — Mort de M. de Césane.

LETTRE XCV.

LE MÊME AU MÊME.

Suite des Mémoires d'un Fou.

LETTRE XCVI.

LE MÊME AU MÊME.

Cécile va prendre l'habit. — Fuite d'Anatole. — Fragment d'un Journal d'un Fou. — Cérémonie. — Anatole s'élance dans l'église. — Scène effrayante et terrible. — Acte de Folie. — Combat. — Anatole est blessé dangereusement.

LETTRE XCVII.

MADAME DE NEUVILLE A CHARLES.

Elle n'a pu voir Cécile. — Elle est professe.

LETTRE XCVIII.

CHARLES A MADAME DE NEUVILLE.

Miracle. — Anatole a retrouvé la raison ; billet à sa sœur.

LETTRE XCIX.

CHARLES A VICTOR.

Récit de la guérison d'Anatole. — Phénomène incompréhensible. — Anatole connaît les funestes événemens qui se sont succédés.

LETTRE C.

LE MÊME AU MÊME.

Anatole est tombé dans une noire mélancolie. — Il veut se suicider. — Parole d'honneur. — Progrès de la passion. — Charles va partir.

LETTRE CI.

ANATOLE A CHARLES.

Ravage d'une violente passion ; il ne peut plus vivre.

LETTRE CII.

CHARLES A ANATOLE.

Discussion sur le suicide.

LETTRE CIII.

ANATOLE A CHARLES.

Suite de la discussion. — Saint-Preux a raison contre milord Edouard. — Lettre reçue aux Indes. — Discussion approfondie.

LETTRE CIV.

CHARLES A ANATOLE.

Il lui rend sa parole. — Il demande du temps. — Un grand événement se prépare.

LETTRE CV.

CÉCILE A ANATOLE.

Eloquence de la passion. — Elle appartient

au Seigneur. — Regrets. — Adieu éternel.

CINQUIÈME VOLUME.



LETTRE CVI.

LAMBERT A CHARLES D'ÉPIVAL.

Singulière commission. — Visite du comte de Montford au couvent. — Rencontre dans le bois. — Duel avec Anatole. — Mort du comte. — Anatole est blessé.

LETTRE CVII.

CHARLES A MADAME DE NEUVILLE.

Retour sur les événemens connus. — Anatole conserve le désir de se tuer. — Scène attendrissante. — Anatole reconnaît sa fille Nathalie. — Transports de l'amour

paternel. — Explication de la présence de Nathalie.

LETTRE CVIII.

ANATOLE A MADAME DE NEUVILLE.

La vue de sa fille l'a rendu à la raison et à l'amitié; regrets. — Cécile ne peut pas être perdue pour lui.

LETTRE CIX.

CHARLES A MADAME DE NEUVILLE.

Alerte très-vive. — Escouade de maréchaussée. — Lettre de cachet. — Visite du château. — Mystification du brigadier. — Scènes terribles et gaies. — Serment solennel. — Tatouage. — Commission délicate donnée au chef. — Départ de la troupe.

LETTRE CX.

LE MÊME A LA MÊME.

Annonce d'un grand événement. — Diverses lettres.

LETTRE CXI.

ANATOLE A CÉCILE.

Retour à la vie. — Il est avec Nathalie. — Proposition d'enlèvement.

LETTRE CXII.

CÉCILE A ANATOLE.

Elle consent à tout. — Amour maternel.

LETTRE CXIII.

CHARLES A ÉMILIE.

Plan d'enlèvement. — Heureux hasard. — Débordement subit de la Loire. — Désastre général. — Tableau effrayant. — Dévoue-

ment. — Entrée dans le couvent. — Position horrible de Cécile; on l'entraîne. — Voyage sur l'eau. — Trajet par terre. — Elle entre au château sans être vue. — Reconnaissance. — Souvenirs d'amour. — Nuit délicieuse.

LETTRE CXIV.

ANATOLE A SA SOEUR.

Projet d'exil. — Nouveaux événemens. — Investissement du château. — Retraite dans la tour. — Escalade. — Bain de la troupe. — Fouille générale. — Le commandant est prisonnier. — Suites heureuses. — Départ nocturne.

LETTRE CXV.

CÉCILE A SON PÈRE.

Elle rend compte de sa conduite. — Pardon

qu'elle implore. — Elle est mère. — Noblesse et dignité.

CONCLUSION.

Départ de Cécile et d'Anatole pour les États-Unis. — Fondation de Beauvoir sur les bords de la Susquehanna. — Tableau de la vie sauvage. — Installation de Cécile au nouveau château des Bruyères. — Fêtes des Indiens et des colons à cette occasion. — Prospérité de la colonie. — Guerre contre les Chicawhaws. — Lettre de Charles à Anatole. — Retour en France et réunion des deux amis.





